

all. 2583 m

[Pachman de Charrière]

P.O. gall. 2583^m

84

LETTRES

NEUCHÂTELOISES.

ROMAN.

[Par Isabelle Ignée Etroville
de Tharville]



AMSTERDAM,

M. DCC. LXXXIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

62. 2936

LETTERS

NEUCHÂTELLOISES.

R O M A N



AMSTERDAM

M. DCC. LXXIV

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LETTRES
NEUCHÂTELOISES.

PREMIERE LETTRE.

Juliane C. à sa Tante à Boudevilliers.

MA CHERE TANTE ,

J'AI bien reçu votre chere lettre ;
par laquelle vous me marquez que
vous & le cher oncle êtes tou-
jours bien , de quoi Dieu soit loué !
& pour ce qui est de la cousine
Jeanne Marie , elle sera , qu'on dit ,
bientôt épouse avec le cousin Abram ,
& j'en suis , je vous assure , fort aise ,
l'ayant toujours aimée ; & si ça ne
se fait qu'au printems , nous pour-
rions bien nous deux la cousine Jeanne
Aimée aller danser à ses nôtces ; ce

A ij

que je ferois de bien bon cœur.

Et à présent , ma chere tante , il faut que je vous raconte ce qui m'arriva avant-hier. Nous avions bien travaillé tout le jour autour de la robe de Mlle. de la Prise , de façon que nous avons été prêtes de bonne heure , & mes maitresses m'ont envoyé la reporter ; & moi , comme je descendois en-bas le Neubourg , il y avoit beaucoup de décombres , & il passoit aussi un Monsieur , qui avoit l'air bien genti , qui avoit un joli habit. J'avois avec la robe encore un paquet sous mon bras , & en me retournant j'ai tout ça laissé tomber , & je suis aussi tombée ; il avoit plu & le chemin étoit glissant ; je ne me suis rien faite de mal : mais la robe a été un petit peu salie : je n'osois pas retourner à la maison , & je pleurois ; car je n'osois pas non plus aller vers la demoiselle avec sa robe salie , & j'avois bien souci de mes maitresses qui sont déjà souvent assez gringues , & il y avoit là des petites bouèbes qui ne faisoient que se moquer de moi. Mais j'eus

encore de la chance : car le Monsieur , quand il m'eut aidé à ramasser toutes les briques , voulut venir avec moi pour dire à mes maitresses que ce n'étoit pas ma faute. J'étois bien un peu honteuse ; mais j'avois pourtant moins souci que si j'étois allée toute seule. Et le Monsieur a bien dit à mes maitresses que ce n'étoit pas ma faute ; en s'en allant il m'a donné un petit écu , pour me consoler , qu'il a dit ; & mes maitresses ont été tout étonnées qu'un si beau Monsieur eut pris la peine de venir avec moi , & elles n'ont rien dit d'autre tout le soir. Et hier elles ont été bien plus surprises ; car le Monsieur est revenu le soir pour demander si on a bien pu nettoyer la robe : je lui ai dit qu'oui , & qu'aussi je n'avois pas tant craint la demoiselle , qui est une fort bonne demoiselle & une des plus genties de Neuchâtel : voilà , ma chere tante , ce que je voulois vous raconter. C'est encore un bonheur avec un malheur ; car le Monsieur est bien genti : mais je ne fais pas son nom , ni s'il

demeure à Neuchâtel , ne l'ayant jamais vu ; & il se peut bien que je ne le revoie jamais.

Adieu ma chere tante. Saluez bien mon oncle & la cousine Jeanne Marie & le cousin Abram. La cousine Jeanne Aimée se porte bien ; elle va toujours à ses journées ; elle vous salue bien.

*Julianne C***.*

SECONDE LETTRE.

*Monsieur Henri Meyer à Monsieur Gode-
froy Dorville à Hambourg.*

Neuchâtel ce Octobre 1783.

JE suis arrivé ici , il y a trois jours , mon cher ami , à travers un pays tout couvert de vignobles , & par un assez vilain chemin fort étroit & fort embarrassé par des vendangeurs & tout l'attirail des vendanges. On dit que cela est fort gai ; & je l'aurois trouvé

ainsi moi-même peut-être , si le tēps n'avoit été couvert , humide , & froid : de sorte que je n'ai vu que des vendangeuses assez sâles & à demi gelées. Je n'aime pas trop à voir des femmes travailler à la campagne, si ce n'est tout au plus aux foins. Il m'en fâche des jolies & des jeunes : je suis fâché pour celles qui ne sont ni l'un ni l'autre , de sorte que le sentiment que j'éprouve , n'est jamais agréable. Et l'autre jour dans mon carosse je me trouvois l'air d'un sot & d'un insolent , en passant au milieu de ces pauvres vendangeuses. Les raisins versés & pressés dans des tonneaux ouverts, qu'on appelle *gerles*, & cahottés sur de petites voitures à quatre roues qu'on appelle *chars*, n'offrent pas non plus un aspect bien ragoutant. Il faut avouer aussi que je n'étois pas de bien bonne humeur ; je quittois des études qui m'amusoient, des camarades que j'aimois , pour venir au milieu de gens inconnus me vouer à une occupation toute nouvelle pour moi , pour laquelle j'aurai peut-être un talent fort médiocre. Si je t'avois

laissé derrière moi , c'eut été bien pis ; mais depuis que tu nous as quitté , je ne me sentoís plus d'attache bien forte. Je n'avois donc pas un vif regret, ni aucune grande crainte pour l'avenir ; car l'ami de mon pere ne pouvoit pas me mal recevoir : mais seulement un peu de mauvaise humeur & de tristesse. Je m'arrête à te peindre la disposition où j'étois , parce qu'elle est encore la même.

Monfieur N. m'a bien reçu : je fuis assez bien logé : les apprentifs & les commis mes camarades ne me plaisent, ni ne me déplaisent : nous mangeons tous ensemble , excepté quand on m'invite chez mon patron , ce qui est arrivé deux fois en quatre jours : tu vois que cela est fort honnête ; mais je m'y amuse aussi peu que je m'y ennuie.

La ville me paroîtra , je crois , assez belle , quand elle fera moins embarassée , & les rues moins sales. Il y a quelques belles maisons sur-tout dans le fauxbourg ; & quand les brouillards permettent au soleil de luire , le lac & les alpes déjà toutes blanches de

neige , offrent une belle vue fort imposante ; ce n'est pourtant pas comme à Geneve , à Laufanne , ou à Vevay.

J'ai pris un maitre de violon , qui vient tous les jours de deux à trois : car on me permet de ne retourner au comptoir qu'à trois heures ; c'est bien assez d'être assis de huit heures à midi & de trois à sept ; les jours de grand courrier nous y restons même plus longtemps. Les autres jours je prendrai quelques leçons , soit de musique , soit de dessin ; car je fais assez danser : & après soupé je me propose de lire ; car je voudrois bien ne pas perdre le fruit de l'éducation qu'on m'a donnée : je voudrois même entretenir un peu mon latin. On a beau dire que cela est fort inutile pour un négociant : il me semble que hors de son comptoir un négociant est comme un autre homme , & qu'on met une grande différence entre mon pere & Monsieur **.

On est fort content de mon écriture & de ma facilité à chiffrer. Il me semble qu'on est fort disposé à tenir parole à mon oncle , pour le soin

de me faire avancer autant que possible dans la connoissance du métier que j'apprends. Il y a une grande différence entre moi & les autres apprentifs quant aux choses auxquelles on nous emploie : sans être bien vain , j'ose dire aussi qu'il y en a assez quant à la maniere dont on nous a élevés eux & moi. Il n'y en a qu'un dont il me paroisse que c'est dommage de le voir occupé de choses pour lesquelles il ne faut aucune intelligence & qui n'apprennent rien ; il seroit fort naturel qu'il devint jaloux de moi : mais je tâcherai de faire en sorte par toutes sortes de prévenances qu'il soit bien aise de m'avoir ici : cela me fera bien aisé. Les autres ne sont que des polissons.

Une chose dont je fais fort bon gré à mon oncle , c'est la maniere dont je suis arrangé pour la dépense & pour mon argent. On paye pour moi trente louis de pension , & demi-louis par mois de blanchissage ; on m'a donné dix louis pour mes menus plaisirs , dont on veut que je ne rende

aucun compte , avec promesse de m'en donner autant tous les quatre mois. Et quant à mes leçons & mes habits , mon oncle a promis de payer cette premiere année tous les comptes que je lui enverrai , sans trouver à redire à quoi que ce soit. Il m'a écrit que d'après cet arrangement je pourrois me croire bien riche , & qu'il n'en étoit rien cependant ; mais qu'il n'avoit pas voulu que je fusse gêné , ni que je courusse risque de faire des dettes ou d'emprunter , ou de faire un mystere de mes dépenses , & qu'ainsi je n'avois qu'à aller mon chemin & ne me refuser rien de ce qui me feroit plaisir , après que j'y aurois un peu pensé. Si ma mere & mes autres tuteurs trouvent à redire à mes dépenses , mon oncle les payera , dit-il , de l'argent destiné à ses menus plaisirs à lui , & ne trouvera pas ce plaisir là des plus menus qu'il puisse se donner. Me voilà grand Seigneur , mon ami ! dix louis dans ma poche , ma pension largement payée , & une grande liberté pour les dépenses dont je vou-

drai bien qu'on soit instruit. Adieu
 cher Godefroy. Je t'écrirai dans une
 quinzaine de jours. Aime ton ami
 comme il t'aime.

H. Meyer.

TROISIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce Nov. 178 ..

JE commence à trouver Neuchâtel
 un peu plus joli. Il a gelé : les rues
 sont seches : les Messieurs , je veux
 dire , les gens qu'on salue respectueu-
 sement dans les rues , & que j'entens
 nommer en passant M. le Conseiller ,
 M. le Maire , M. le * * * , n'ont plus
 l'air aussi soucieux & sont un peu mieux
 habillés que pendant les vendanges.
 Je ne fais pourquoi cela me fait plaisir ;
 car dans le fond rien m'est si égal.

J'ai vu de jolies fervantes ou ouvrières dans les rues , & de petites demoiselles fort bien mises & fort lestes ; il me semble que presque tout le monde à Neuchâtel a de la grace & de la légèreté ; je n'y vois pas d'aussi belles personnes qu'à mais on y est joli ; les petites filles sont un peu maigres & un peu brunes pour la plupart. On m'a dit que je verrois bien autre chose au concert. Il doit commencer le premier lundi de décembre : je souscrirai certainement : j'y verrai peut-être jouer la comédie par des Dames ; ce qui me paroîtra d'abord bien extraordinaire. Il y aussi des bals tous les quinze jours ; mais ils sont composés de quelques sociétés rassemblées , & on ne reçoit pas les commis & les apprentifs des comptoirs dans les sociétés : en quoi on a bien raison , à ce qu'il me semble ; car ce seroit une cohue de polissons. S'il y a quelques exceptions , cela n'empêche pas que la regle ne soit bonne ; & si l'on ne fait aucune distinction , personne n'a droit de se plaindre ; c'est ce que je

dis à quelques-uns de mes camarades qui trouvent très-mauvais qu'on les exclue , quoiqu'en vérité ils ne soient point propres du tout à être reçus en bonne compagnie. Pour moi , cela m'est assez égal ; mais j'espère qu'on me laissera jouer au concert ; & il est déjà arrangé entre mon camarade *** qui joue de la basse , M. Neufs & moi , que nous ferons un petit concert les dimanches : mon maître de violon en fera , il nous dirigera , & jouera de l'Alte ; & il ne demande , dit-il , pour son payement qu'une bouteille de vin rouge ; il aime un peu à boire & fait bien lui-même qu'il vaut mieux boire une bouteille chez son écolier que risquer d'en boire plusieurs au cabaret , de s'y enivrer & de retourner en cet état chez sa femme. Ces musiciens dégouteroient presque de la musique ; mais il faut tâcher de ne prendre d'eux que leur art & n'avoir aucune société avec eux. Je lis fort bien la musique , & je tire assez de son de mon violon ; mais je ne serai jamais fort pour les grandes difficultés ni les grandes délicatesses.

Une chose m'a frappé ici. Il y a deux ou trois noms que j'entends prononcer sans cesse. Mon cordonnier, mon perruquier, un petit garçon qui fait mes commissions, un gros marchand, portent tous le même nom; c'est aussi celui de deux tailleurs, avec qui le hasard m'a fait faire connoissance, d'un officier fort élégant qui demeure vis-à-vis de mon patron, & d'un ministre que j'ai entendu prêcher ce matin; hier je rencontrai une belle Dame bien parée, je demandai son nom, c'étoit encore le même. Il y a un autre nom qui est commun à un maçon, à un tonnelier, à un Conseiller d'Etat. J'ai demandé à mon patron si tous ces gens-là étoient parens; il m'a répondu qu'oui en quelque sorte: cela m'a fait plaisir. Il est sûrement agréable de travailler pour ses parens, quand on est pauvre, & de donner à travailler à ses parens, quand on est riche. Il ne doit point y avoir entre ces gens-là la même hauteur, ni la même triste humilité que j'ai vu ailleurs.

Il y a bien quelques familles qui

ne sont pas si nombreuses ; mais quand on me nommoit les gens de ces familles-là , on me disoit presque toujours : » c'est Madame une telle , fille » de Monsieur un tel » (d'une de ces nombreuses familles :) ou » c'est Monsieur un tel , beau-frere d'un tel » (aussi d'une des nombreuses familles :) de sorte qu'il me semble que tous les Neuchâtelois sont parens ; & il n'est pas bien étonnant qu'ils ne fassent pas de grandes façons les uns avec les autres , & s'habillent comme je les ai vus dans le tems des vendanges , lorsque leurs gros souliers , leurs bas de laine & leurs mouchoirs de soie autour du cou , m'ont si fort frappé.

J'ai pourtant entendu parler de noblesse : mais mon patron m'a dit un jour à propos de la fierté de notre noblesse allemande , qu'il n'en étoit pas plus fier depuis deux ans qu'il avoit ses lettres , & que quoiqu'il mit *de* devant son nom , il *n'y attachoit rien* , (c'est son expression que je n'ai pas bien entendue) & qu'il n'avoit pris le parti de changer sa signature

que pour faire plaisir à sa femme & à ses sœurs. Adieu, mon cher Godefroy, voilà mon camarade favori qui vient me demander du thé : je cours chercher mon maître & M. Neufs : nous ferons de la musique. Je comptois que nous ne commencerions que dimanche prochain, & je suis fort aise de commencer dès ce soir. Adieu, je t'embrasse : écris-moi, je t'en prie.

H. Meyer.

Lundi soir à 8 heures.

P. S. Si ces Messieurs n'étoient pas venus hier, je t'aurois parlé de la foire & des Armoureins : je voudrois que cette cérémonie signifiât quelque chose ; car elle a une solennité qui m'a plu. Mais on n'a pas su me dire jusqu'ici son origine, ni ce qu'elle doit signifier. J'ai bien travaillé ce soir : je tâche de reconnoître, en montrant toute la bonne volonté possible, les bontés que l'on a pour moi.

QUATRIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce Déc. 178 . .

JE te remercie , mon cher ami , de ta longue lettre ; elle m'a fait le plus grand plaisir ; oui , je crois que c'est le plus grand ; & sûrement c'est celui dont j'ai été le plus content après coup , que j'aie eu depuis que je suis ici. Tu dois trouver ces phrases un peu embrouillées ; il est naturel qu'elles le soient , car mes pensées le sont. Il y a des choses que je trouverois ridicule , & presque mal , de te dire ; mais d'un autre côté je ne voudrois pas qu'il y eut la moindre fausseté , ni même la moindre exagération dans ce que je te dis. Si une fois l'on commence à manquer de sincérité , & cela sans une grande nécessité , on ne fait plus , à ce qu'il me semble ,

où l'on s'arrêtera ; car il faut qu'il en ait peu couté pour mentir , & chaque jour l'habitude rendra cela plus facile. Et alors que deviendra l'honneur , la confiance que l'on veut inspirer ; en un mot , tout ce que nous estimons ? Voilà presque un sermon. Quand on n'est pas trop content de soi à certains égards , on veut du moins l'être à d'autres.

Pour en revenir à ta lettre , je trouve que tu menes une vie fort agréable. Excepté les caprices de ta belle-sœur , je n'y vois rien que je voulusse changer. Il faudra bien te garder de faire la cour à cette petite fille, toute riche qu'elle est. Puisqu'elle ressemble à sa sœur pour la figure & le son de voix , elle lui ressemblera , je pense , en toutes choses , quand elle osera se montrer comme elle est ; & tu ne serois peut-être pas aussi endurant que ton frere.

J'ai été lundi dernier au concert , & grace à M . . . on m'a permis de jouer : j'étois si attentif à jouer ma partie , que je n'ai rien vu de tout ce qui

étoit dans la sale jusqu'à ce que j'ai entendu nommer Mlle. Marianne de la Prise , dont par le plus grand hasard du monde, j'avois entendu faire l'éloge peu de jours après mon arrivée à Neuchâtel. Ce nom m'a fait je ne sais quelle espece de plaisir , & je regardois de tous côtés pour voir à quel propos on l'avoit prononcé , quand j'ai vu monter à l'orchestre une jeune personne assez grande , fort mince , très-bien mise , quoique fort simplement. J'ai reconnu sa robe pour être la même que j'avois relevée un jour de dessus un pavé boueux le plus délicatement qu'il m'avoit été possible. C'est une longue histoire que je te raconterai peut-être quelque jour , si elle a des suites ; ce qui , j'espere , n'arrivera pas : sur-tout à présent je l'espere.

Mais pour revenir à Mlle. de la Prise qui monte à l'orchestre , quoiqu'il fût très-simple qu'elle portât son nom & qu'elle eût mis la robe que je savois lui appartenir , je trouvois quelque chose de si singulier à ce qu'elle vint chanter tout à côté de moi , & que

je dusse l'accompagner , que je la regardois marcher & s'arrêter , prendre sa musique ; je la regardois , dis-je , avec un air si extraordinaire , à ce que l'on m'a dit depuis , que je ne doute pas que ce ne fut cela qui la fit rougir ; car je la vis rougir jusqu'aux yeux : elle laissa tomber sa musique , sans que j'eusse l'esprit de la relever ; & quand il fut question de prendre mon violon , il fallut que mon voisin me tirât par la manche : jamais je n'ai été si sot , ni si fâché de l'avoir été : je rougis toutes les fois que j'y pense & je t'aurois écrit le soir même mon chagrin , s'il n'eut mieux valu employer une heure qui me resta entre le concert & le départ du courier , à aider à nos Messieurs à expédier nos lettres.

Mlle. de la Prise chante très-joliment : mais elle a peu de voix , & je suis sûr qu'on ne l'auroit point entendue à l'autre bout de la sale , quand même on y auroit fait moins de bruit. J'étois choqué qu'on ne l'écoutât pas ; mais presque bien-aise de penser qu'on

l'entendit si peu. J'aurois bien voulu ofer lui donner la main pour la reconduire à sa place , & sûrement je l'aurois fait sans la confusion où j'étois de ma distraction & de ma maladresse. Je craignois de faire encore quelque sottise. Peut-être aurois-je fait un faux pas en descendant le petit escalier & l'aurois-je fait tomber : je frémis quand j'y pense. Certainement je fis très-bien de rester à ma place. Les symphonies que nous jouâmes , me remirent un peu ; mais je n'écoutois plus aucune chanteuse. Il me semble pourtant qu'il y en avoit une qui avoit la voix bien plus forte & bien plus belle que Mlle. de la Prise ; mais je ne fais pas qui elle est , & ne l'ai pas regardée. Adieu , mon ami , voilà mon maître de violon , & ce soir c'est un grand courier ; de sorte que je n'ajouterai plus rien à cette lettre.

Puisqu'on me permet d'aller au concert le lundi , il faut bien travailler le jeudi : mais je m'arrangerai quelque récréation pour le vendredi , qui est le seul jour de la semaine , où il n'ar-

rive ni ne parte aucun courier. Je suis déjà tout accoutumé à Neuchâtel & à la vie que j'y mene.

H. Meyer.

CINQUIEME LETTRE.

Julianne G. . . à sa tante à Boudevilliers.

178. . .

MA CHERE TANTE ,

VOUS allez être un peu surprise ; mais je vous assure que ce n'est pas ma faute : & je suis sûre que sans la Marie Besson , qui a méchante langue , quoi- qu'elle put bien se taire , car sa sœur & elle ont toujours eu une petite conduite , tout cela ne feroit pas arrivé. Vous savez bien ce que je vous ai écrit de la robe de Mlle. Marianne de la Prise , qui tomba dans la bouë , &

comment un Monsieur m'aida à la ramasser & voulut venir avec moi vers mes maitresses : & je vous ai dit aussi qu'il m'avoit donné un petit écu , dont la Marie Besson a bien eu tant à dire ; & je vous ai aussi dit que le lendemain il vint demander si on avoit bien pu nettoyer la robe , & on avoit fort bien pu la nettoyer , & même mes maitresses avoient fait un pli , où ça avoit été sali , que Mlle. de la Prise avoit trouvé qui alloit fort bien : car je lui avois raconté toute l'histoire , & elle n'avoit fait qu'en rire , & m'avoit demandé le nom du Monsieur ; mais je ne le savois pas. Et quand j'eus tout cela raconté au Monsieur , & comment Mlle. de la Prise étoit une bien bonne demoiselle , il me demanda d'où j'étois , & combien je gagnois , & si j'aimois ma profession. Et quand ensuite il voulut s'en aller , je sortis pour lui ouvrir la porte , & en passant il mit un gros écu dans ma main ; je crois bien qu'il me serra la main , ou qu'il m'embrassa. Et quand je rentrai dans la chambre , l'une de
mes

mes maitresses & la Marie Besson se mirent à me regarder , & je dis à la Marie : *qu'avez-vous donc tant à me regarder ?* & ma maitresse me dit ; *Et toi , pourquoi deviens-tu si rouge ?* & *quel mal te fait-on en te regardant ?* & moi je dis ; *hé bien , à la garde !* & je me mis à travailler , à moitié aise & à moitié fâchée. Et le lendemain , comme nous étions en journée , je courus à fière aube chez la Jeanne Aimée pour tout ça lui dire , & nous jaublames ensemble que j'acheterois de mes trois petits écus un mouchoir de gaze , & un pierrot de gaze avec un grand fond , & un ruban rouge pour mettre avec. Et le dimanche en allant à l'église , je rencontrai le Monsieur , qui ne me reconnut presque pas , à cause de ma coëffe & de mon mouchoir ; c'est qu'il ne m'avoit vue que des jours sur semaine. Et plusieurs jeunes Messieurs du comptoir de Monsieur ... dirent que j'étois bien jolie , & ne dirent rien de la Marie Besson , qui étoit déjà bien gringe , & que cela engringea encore

plus ; & tout le jour elle ne voulut plus me tutoyer , & ne m'appella plus que Mlle. Mais ç'a été bien pire le jeudi ; car on m'avoit laissée toute seule à la maison pour finir de l'ouvrage : & à midi j'allai donner un tour sur la foire , & je m'arrêtai devant une boutique , où le Monsieur étoit entré un moment avant ; & la Jeanne Aimée & moi , nous mîmes à regarder des croix d'or que nous trouvions bien belles ; & le Monsieur qui vit ça , nous en donna à chacune une ; c'étoit à cause de moi qu'il en donnoit une à la Jeanne Aimée ; car il ne la connoissoit pas ; & la mienne étoit aussi un peu plus belle. Et je retournai vite à la maison , parce que je vis de loin une des demoiselles chez qui mes maitresses étoient en journée , & je laissai ma croix à la Jeanne Aimée pour y mettre un ruban , & elle me la rapporta le soir. Et comme je l'essayois à mon cou , ne voilà-t-il pas que mes maitresses reviennent plutôt que je ne croyois. Elles me tinrent un train terrible :

elles dirent que j'étois une coureuse & que je quittois mon ouvrage pour courir chez les Messieurs , puisque j'attrapois de si beaux présens. Et la Marie Besson , à la place d'y mettre le bien , y mit le mal tant qu'elle pût : & une de mes maitresses me dit tant qu'il ne lui convenoit pas d'avoir une coureuse chez elle , qu'à la fin je lui dis que je m'en irois donc tout-de-suite ; & je fis mon paquet , & je m'en allois coucher avec la Jeanne Aimée. Et le lendemain j'ai loué une petite chambre chez un cordonnier , qui est le cousin de la tante de la Jeanne Aimée , & je fais mon ménage. Je fais assez travailler , Dieu merci , pour gagner ma vie ; & j'ai déjà à faire deux jupes & trois mantelets pour les servantes d'une des pratiques de mes maitresses , qui disent que ce n'est pas tant grand chose que de recevoir des présens d'un Monsieur ; & je connois aussi les filles de boutique d'une marchande de mode qui auront surement des deshabillés & des peguêches à faire ; car elles sont

bien jolies , & je suis sûre que les Messieurs leur font de bien beaux présens ; & si je manquois d'argent pour acheter du bois & m'acheter un peu de chandelles , de beurre cuit , & d'autres choses ainsi , je rencontrerai bien encore une fois le Monsieur qui ne me laissera pas manquer. Comme c'est à cause de lui qu'il m'a fallu sortir de chez mes maitresses , il pourroit bien aussi me venir voir ici ; car il n'est pas fier. Adieu ma chere tante : je vous salue bien ; saluez tout le monde chez vous de ma part.

J. C . . .

SIXIEME LETTRE.

Julianne C . . à Henri Meyer.

MONSIEUR ,

JESPERE que Monsieur excusera la liberté que je prends de lui écrire

ces mots , puisque je n'ai pas pu le rencontrer dans les rues pour lui parler , quand je suis sortie pour cela , comme j'en avois l'intention ; & puis je pense aussi que Monsieur ne seroit peut-être pas bien-aise si je prenois la hardiesse de lui parler le jour devant tout le monde ; & le soir il ne conviendrait pas à une brave fille de courir toute seule par les rues. Mais j'aurois dit à Monsieur , comme quoi je suis sortie de chez mes maitresses , qui m'ont appelée une coureuse , & cela rien que pour la croix que Monsieur m'avoit donnée : ce n'est pas que je demande rien à Monsieur , car je ne suis pas dans la misere ; mais le bois est bien cher , & l'hiver sera encore bien long , & les fenêtrés de ma chambre sont si mauvaises que je ne puis presque pas travailler du froid que j'ai aux mains. Le cordonnier chez qui je suis , demeure tout au bas de la rue des chevaux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre
très humble & très affectionnée ser-
vante ,

*Julianne C****

B iij

SEPTIEME LETTRE.

Henri Meyer à Julianne C...

MADemoiselle ,

AP R È S ce qui s'est passé hier , dont vous êtes sûrement encore plus fâchée que moi , il est bien clair qu'il ne vous convient pas de recevoir mes visites : je vous conseille de tâcher de vous remettre bien avec vos maitresses , vous pouvez les assurer qu'elles n'entendront plus parler de moi. J'oubliai hier de vous donner le louis que je vous apportois pour acheter du bois , & vous mieux arranger dans votre chambre , supposé que vous y restiez ; mais je crois que vous n'y devez pas rester. J'ajoute un louis à celui que je vous destinois , en vous priant instamment pour l'amour de vous-même , de commencer par

payer le mois entier de votre logement , & de retourner ensuite chez vos maitresses, ou bien chez vos parens dans votre village. Je suis ,

MADemoiselle ,

Votre très humble Serviteur ,

H. Meyer.

HUITIEME LETTRE.

Henri Meyer à Julianne C...

MADemoiselle ,

JE crains qu'on ne vous ait vu sortir de chez moi , & j'en suis très fâché pour l'amour de vous , & aussi pour l'amour de moi-même. Il n'est pas bien étonnant que je me sois laissé toucher par vos larmes : cependant je me reproche beaucoup ma foi-

blesse ; & en bien repensant à votre conduite , je n'y vois pas des preuves d'une préférence si grande qu'elle m'excuse à mes propres yeux. Je vous prie de ne plus venir ici : j'ai dit au domestique qui vous a vu sortir que si vous reveniez , il ne falloit pas vous recevoir. Je suis très résolu aussi à n'aller plus chez vous , de sorte que vous pouvez regarder notre connoissance comme tout-à-fait finie.

H. Meyer.

NEUVIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce 1 Janv. 1781.

JE me suis bien ennuié aujourd'hui, mon cher ami. Mon patron a eu la bonté de me faire inviter à un grand diné , où l'on a plus mangé que je

n'ai vu manger de ma vie , où l'on a goûté & bu de vingt fortes de vins. Bien des gens se sont à demi grisés , & n'en étoient pas plus gais : trois ou quatre jeunes demoiselles chuchotoient entr'elles d'un air malin , trouvoient fort étrange que je leur parlasse , & ne me répondoient presque pas : toute leur bonne volonté étoit réservée pour deux jeunes officiers ; les sourires & les éclats de rire , étoient tous relatifs à quelque chose qui s'étoit dit auparavant , & dont je n'avois pas la clef : je doutai même quelquefois que ces jolies rieuseuses s'entendissent elles - mêmes ; car elles avoient plutôt l'air de rire pour la bonne grace que par gaieté. Il me semble qu'on ne rit guère ici ; & je doute qu'on y pleure , si ce n'est aussi pour la bonne grace. Tu vois que je suis de fort mauvaise humeur ; mais c'est que réellement je suis excédé de toutes les minauderies que j'ai vues & de tout le vin de Ne . . . qui a passé devant moi. C'est une terrible chose que ce vin ! Pendant six semaines

je n'ai pas vu deux personnes ensemble qui ne parlaient de la vente ; il seroit trop long de t'expliquer ce que c'est , & je t'ennuierois autant que l'on m'a ennuié. Il suffit de te dire que la moitié du pays trouve trop haut ce que l'autre trouve trop bas , selon l'intérêt que chacun peut y avoir ; & aujourd'hui on a discuté la chose à neuf , quoiqu'elle soit décidée depuis trois semaines. Pour moi , si je fais mon métier de gagner de l'argent , je tâcherai de n'entretenir personne du vif desir que j'aurois d'y réussir ; car c'est un dégoûtant entretien.

Un seul moment du diner a été intéressant pour moi ; mais d'une manière pénible. Une des jeunes demoiselles a parlé de Mlle. de la Prise. Elle ne comprenoit pas , disoit-elle , comment avec si peu de voix , on pouvoit s'aviser de chanter au concert. Sa jolie figure , a dit un des jeunes hommes , compense tout. --- Jolie figure ! a dit une des petites filles ; comme ça ! . . . Mais à propos , il faut bien qu'elle soit jolie ; car elle

donne , dit-on , d'étranges distractions. Tu comprends combien j'étois à mon aise !

Depuis ce moment je n'ai plus ouvert la bouche. Quand mes voisins , dans leur désœuvrement, m'ont adressé quelques questions , je leur ai répondu par le oui & le non le plus sec ; & au moment où on s'est levé de table , j'ai couru chez moi pour exhâler avec toi ma mauvaise humeur. Puissent les autres jours de cette année , ne ressembler en rien à ce premier ! puissent tous les tiens pendant cette année être doux , agréables , innocens ! Ce jour-ci a pour moi une solennité lugubre. Je me suis demandé ce que j'avois fait de l'année qui finit : je me suis comparé à ce que j'étois il y a un an , & il s'en faut bien que mes réflexions m'aient égayé. Je pleure ; je suis inquiet : une nouvelle époque de ma vie a commencé : je ne fais comment je m'en tirerai , ni comment elle finira. Adieu , mon ami.

H. Meyer.

B vj

DIXIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce 20 janv. 178 . 3

J'AI bien des choses à te dire , mon cher Godefroy ; & il y a un étrange cahos dans ma tête. Dabord il faut te dire qu'on m'apporta , il y a trois jours , deux billets pour le bal : l'un me fut donné le matin , & l'autre le soir , fans que je fusse à qui j'en avois obligation. Au moment que l'on m'apporta le second , j'étois avec celui de mes camarades , qui est vraiment mon camarade & le seul qui le soit. *Ah ! je suis bien-aise* , m'écriai-je ; *j'en ai déjà un , je vous donnerai celui-ci ;* & en même tems je le lui donnai. Cela ne fut pas plutôt fait que je sentis que c'étoit une étourderie , ces billets m'étoient destinés à moi ; & il étoit douteux que j'eusse le droit d'en dis-

poser. Mais comment revenir en arriere ? comment dire à mon camarade transporté d'aise , qu'il falloit me rendre le billet jusqu'à ce que j'eusse pris des informations ? jamais je ne l'aurois pu ; & après tout , quel grand mal pouvoit-il résulter de mon imprudence ? Mon camarade est un joli garçon , fort honnête & bien meilleur danseur que moi. Je résolus donc de prendre sur moi tous les inconvéniens de l'affaire & de les soutenir courageusement. Là-dessus je fis deux ou trois entrechatz , & je sortis de la maison , de peur que mes doutes ne me reprissent , & que mon ami ne s'en apperçut.

Hier vendredi fut le jour attendu , redouté , désiré ; & nous nous acheminons vers la sale , lui fort content & moi un peu mal à mon aise. L'affaire du billet n'étoit pas la seule chose qui me tint l'esprit en suspens : je pensois bien que Mlle. de la Prise feroit au bal , & je me demandois s'il falloit la saluer & de quel air , si je devois lui parler , si je pouvois

la prier de danser avec moi ; le cœur me battoit ; j'avois sa figure & sa robe devant les yeux , & quand en effet en entrant dans la sale , je la vis assise sur un banc près de la porte , à peine la vis-je plus distinctement que je n'avois vu son image. Mais je n'hésitai plus , & sans réfléchir , sans rien craindre , j'allai droit à elle , lui parlai du concert , de son ariette , d'autre chose encore ; & sans m'embarrasser des grands yeux curieux & étonnés d'une de ses compagnes , je la priai de me faire l'honneur de danser avec moi la première contredanse. Elle me dit qu'elle étoit engagée : *hé bien ! la seconde. --- Je suis engagée : la troisième ? --- Je suis engagée. La quatrième ? la cinquième ? Je ne me lasserai point* , lui dis-je en riant. *Cela seroit bien éloigné* , me répondit-elle , *il est déjà tard , on va bientôt commencer. Si le Comte Max , avec qui je dois danser la première , ne vient pas avant qu'on commence , je la danserai avec vous , si vous le voulez.* Je la remerciai ; & dans le même moment une

Dame vient à moi , & me dit : *ha , M. Meyer, vous avez reçu mon billet !--*
Oui , Madame , lui dis-je ; j'ai bien des remerciemens à vous faire , j'ai même reçu deux billets , & j'en ai donné un à M. Monin. -- Comment ?
dit la Dame , un billet envoyé pour vous ! ... ce n'étoit pas l'intention , & cela n'est pas dans l'ordre. -- J'ai bien craint , après coup , Madame , que je n'eusse eu tort , lui répondis-je ; mais il étoit trop tard , & j'aurois mieux aimé à ne point venir ici , quelque envie que j'en eusse , que de reprendre le billet & de venir sans mon ami. Pour lui , il ne s'est point douté du tout que j'eusse commis une faute , & il est venu avec moi dans la plus grande sécurité. --- Oh bien , dit la Dame , il n'y a point de mal pour une fois. ---
Oui , ajoutai-je , Madame ! Si on est mécontent de nous , on ne nous invitera plus ; mais si on veut bien encore que l'un de nous revienne , je me flatte que ce ne sera pas sans l'autre. Là - dessus elle m'a quitté , en jettant de loin sur

mon camarade un regard d'examen & de protection. *Je tâcherai de danser une contredanse avec votre ami*, m'a dit Mlle. de la Prise, d'un air qui m'a enchanté. Et puis voilà que l'on s'arrange pour la contredanse, & que le Comte Max n'étoit pas encore arrivé. Elle m'a présenté sa main avec une grace charmante, & nous avons pris notre place. Nous étions arrivés au haut de la contredanse, & nous allions commencer, quand Mlle. de la Prise s'est écriée : *ha, voilà le Comte !* c'étoit lui en effet, & il s'est approché de nous d'un air chagrin & mortifié. Je suis allé à lui. Je lui ai dit : *M. le Comte ! Mlle. ne m'a prié de danser avec elle qu'à votre défaut. Elle trouvera bon, j'en suis sûr, que je vous rende votre place ; & peut-être aura-t-elle la bonté de me dédommager.* --- Non Monsieur, a dit le Comte, *vous êtes trop honnête, & cela n'est pas juste : je suis impardonnable de m'être fait attendre. Je suis bien puni ; mais je l'ai mérité. Mlle. de la Prise a paru également*

contente du Comte & de moi ; elle lui a promis la quatrieme contredanse , & à moi, la cinquieme pour mon ami , & la fixieme pour moi-même. J'étois bien content : jamais je n'ai dansé avec tant de plaisir. La danse étoit pour moi dans ce moment une chose toute nouvelle ; je lui trouvai un *meaning* , un esprit , que je ne lui avois jamais trouvé : j'aurois volontiers rendu grace à son inventeur : je pensois qu'il devoit avoir eu de l'ame & une demoiselle de la Prise avec qui danser. C'étoient sans doute de jeunes filles comme celle-ci qui ont donné l'idée des Muses.

Mlle. de la Prise danse gaiement , légèrement , & décemment. J'ai vu ici d'autres jeunes filles danser avec encore plus de grace , & quelques-unes avec encore plus d'habileté , mais point qui , à tout prendre, danse aussi agréablement. On en peut dire autant de sa figure ; il y en a de plus belles , de plus éclatantes , mais aucune qui plaise comme la sienne ; il me semble , à voir comme on la regarde , que

tous les hommes sont de mon avis. Ce qui me surprend, c'est l'espece de confiance & même de gaieté qu'elle m'inspire. Il me sembloit quelquefois à ce bal que nous étions d'anciennes connoissances : je me demandois quelquefois si nous ne nous étions point vus étant enfans ; il me sembloit qu'elle pensoit la même chose que moi , & je m'attendois à ce qu'elle alloit dire. Tant que je serois content de moi , je voudrois avoir Mlle. de la Prise pour témoin de toutes mes actions : mais quand j'en serois mécontent , ma honte & mon chagrin seroit double , si elle étoit au-fait de ce que je me reproche. Il y a certaines choses dans ma conduite qui me déplaisoient assez avant le bal , mais qui me déplaisent bien plus , depuis que je souhaite qu'elle les ignore. Je souhaite sur-tout que son idée ne me quitte plus & me préserve de rechûte. Ce seroit un joli ange tutélaire , sur-tout si on pouvoit l'intéresser.

J'ai fait connoissance avec le Comte Max. Il est Alsacien , Protestant ,

d'une des plus anciennes familles du pays. Il est ici avec son frere , qui est son aîné , & qui sera fort riche. Ils ont un précepteur que je n'ai point encore vu. Tous deux sont au Service , & déjà fort avancés. Ils sont venus ici pour finir leur éducation. Mais le Comte Effar , comme on l'appelle , m'a dit qu'il n'avoit point trouvé pour la littérature ni les beaux - arts, les secours qu'on lui avoit fait espérer. *Mais , Monsieur le Comte , a dit un homme qui étoit assis à côté de nous & qui n'avoit pas paru nous écouter ; comment a - t - on pu vous envoyer à Neuchâtel pour les choses que vous aviez envie d'apprendre ? Nous avons des talens ; mais pas les moindres lumieres : nos femmes jouent joliment la comédie ; mais elles n'ont jamais lu que celles qu'elles vouloient jouer : personne de nous ne sait l'orthographe : nos sermons sont barbares : nos avocats parlent patois : nos édifices publics n'ont pas le sens commun : nos campagnes sont absurdes N'avez - vous pas vu de*

petits bassins d'eau à côté du lac ? Nous sommes encore plus légers , plus frivoles , plus ignorans que Dans ce moment Mlle. de la Prise est venue avertir le Comte que sa contredanse alloit commencer : je me suis levé pour le suivre ; nous avons tous les deux salué notre caustique informateur ; son fiel & ses exagérations m'ont fait rire.

Pendant que le Comte & Mlle. de la Prise dansoient leur contredanse , la Dame qui m'avoit d'abord parlé s'est approchée de moi , ma demandé d'où j'étois , & qui j'étois. J'ai répondu que j'étois le fils d'un Marchand de Strasbourg. *D'un Négociant ?* m'a-t-elle dit. --- *Non Madame !* ai-je repris , (& j'ai senti que je rougissais :) *d'un Marchand. Je sais bien la différence. Mon oncle , frere de ma mere est un riche Négociant.* La Dame vouloit apparemment être polie ; mais assurément ce n'étoit pas l'être que de montrer assez de mépris pour ce qu'étoit mon pere , pour se croire obligée de le supposer ce qu'il n'étoit

pas. Elle m'a demandé où j'avois appris le François. Je lui ai dit que c'étoit en France. Elle m'a demandé des détails sur la pension de R ; & sur ce que je lui ai dit que j'avois passé quelques tems à Genève chez un ministre , ami de mes parens , pour me faire instruire & recevoir à la Communion , elle m'a parlé des Représentans & des Négatifs. La fin de la contredanse nous a de nouveau interrompus , & j'en ai été bien aise : comment parler d'une chose où l'on n'entend rien ?

Après avoir dansé avec Mlle. de la Prise la fixieme contredanse avec encore plus de plaisir que la premiere , parce que je ne prenois la place de personne , j'ai voulu m'en aller. J'étois content ; & il s'étoit passé bien assez de choses dans ma tête pour un seul jour. Je me suis pourtant arrêté pour saluer la Dame qui m'avoit parlé. Elle parloit avec d'autres assez vivement : j'ai entendu mon nom, le mot d'*énergie* , le mot d'*amitié*. Enfin elle est venue à moi avec une

autre Dame , qui avoit l'air fort grave & fort doux ; & elles m'ont dit que je serois reçu au bal aussi bien que mon ami. Je le suis allé chercher aussi-tôt. Nous avons beaucoup remercié ces Dames , & nous nous sommes retirés. Mlle. de la Prise dançoit alors avec le frere aîné du Comte Max.

Adieu mon ami. Quand j'appelle Monin mon ami , le mot *ami* signifie toute autre chose que quand je dis mon ami Godefroy Dorville. Monin est un joli garçon que j'oblige , qui me rend la vie agréable , & qui mérite d'être distingué de ses maussades compagnons qui mettent tout leur plaisir à se faire de petites niches , & cherchent bien moins à se procurer des scènes pour eux-mêmes que des mortifications pour autrui. Dans leurs maussades combats de finesse , l'attrappé me paroît toujours un peu moins sot que l'attrappeur.

H. Meyer.

ONZIEME LETTRE.

Mlle. de la Prise à Mlle. de Ville.

à Neuchâtel ce

VOICI, ma chere Eugénie, l'hiver qui recommence, un second hiver de dissipation, d'étourdissement, que je passerai sans amie, & vraisemblablement sans plaisir. Il y a un an que je te regrettois bien autant qu'aujourd'hui. Mais le monde que je ne connoissois pas encore, me promettoit des compensations, & il ne me les a pas données : je croyois entrevoir en lui des charmes qui se sont évanouis dès que j'en ai fait partie moi-même. J'aurois pourtant besoin de m'amuser. Mon pere n'a pu se remettre de sa dernière attaque de goutte : ma mere est mécontente de notre logement, de nos domestiques, de tout ce qui l'environne ; elle s'est brouillée avec

la sœur de mon pere , avec mes cousins de part & d'autre : les petits torts s'accumulent tous les jours , & semblent devenir plus graves chaque fois qu'on les répète. C'est la plus triste chose du monde ! Il a fallu vendre une petite campagne que nous avions au Val de Travers ; & nos vignes d'Auvernier n'ont presque rien produit , faute d'engrais & de culture. Mon pere prend son parti sur tout cela avec un courage admirable ; il m'a obligée à souscrire au bal , à me faire deux robes neuves , & à reprendre mes maitres : il m'ordonne presque aussi de me divertir & d'être gaie , & je lui obéirai du mieux qu'il me fera possible. La tendresse de mon pere & la liberté dont il veut que je jouisse , sont assurément les seules choses qui rendent ma situation supportable. Mais mon pere est si foible ! ses jambes sont toujours enflées ; tu ne le reconnoitrois presque pas.

Et toi , que fais-tu ? passeras - tu ton hiver à Marseille ou à la campagne ? songe-t-on à te marier ? as-tu appris

appris à te passer de moi ? Pour moi , je ne fais que faire de mon cœur. Quand il m'arrive d'exprimer ce que je sens , ce que j'exige de moi , ou des autres , ce que je desire , ce que je pense , personne ne m'entend ; je n'intéresse personne. Avec toi tout avoit vie ; & sans toi tout me semble mort. Il faut que les autres n'aient pas le même besoin que moi : car si l'on cherche un cœur , on trouveroit le mien. Ne crois pas cependant que j'aie toujours autant de tristesse & aussi peu de courage que dans cet instant. Ma mere a renvoyé ce matin une ancienne servante qui nous servoit depuis dix ans : j'ai voulu t'écrire pour me distraire ; mais je n'aurai réussi qu'à t'attrister.

Le concert ne commence que dans un mois , & les assemblées ne commenceront qu'après le nouvel an. Nous avons deux Comtes Allemands qu'on dit être fort aimables. En attendant que nos sociétés commencent , je passe mes soirées à ourler des serviettes & à jouer au piquet avec mon

pere. Il veut que je chante au concert : cela ne fera de mal ni de bien à personne ; car on ne m'entendra pas. Mais j'ai achevé de devenir cet été une fort passable musicienne , & j'accompagne de la harpe aussi bien que du clavecin ; mais je ne fais aussi qu'accompagner : quant aux pieces , jamais je ne ferai assez habile pour me satisfaire. Mlle. **** se marie dans quinze jours : tu as vu commencer ses amours ; elles ont été tièdes & constantes : je crois que ce mariage ira assez bien ; ils s'aimeront faute de rien aimer d'autre. Je vois quelquefois l'ainée de mes cousines malgré la brouillerie ; c'est une bonne fille, gaie & sensée ; mais sa sœur est un petit esprit. Adieu , mon Eugénie ! je t'écirai quelque jour une moins platte & moins triste lettre.

Marianne de la Prise.

DOUZIEME LETTRE.

Mlle. de la Prise à Mlle. de Ville.

à Neuchâtel ce Janv. 178 . .

TU as pleuré , mon Eugénie , en lisant ma triste lettre ? j'ai pleuré en lisant la tienne de reconnoissance & d'attendrissement. C'est une douce chose que la sympathie de deux cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre. Si nous vivions ensemble , nous n'aurions peut-être besoin de rien de plus pour être heureuses : je t'avoue qu'alors je serois fâchée de te voir marier. A présent il y auroit aussi trop d'égoïsme à vouloir que tu me restasses toute entiere.

Pour moi , il y a peu d'apparence que je t'échappe de cette façon-là. Tu fais combien notre fortune est

délabrée. Malgré toute son insouciance pour lui-même , mon pere s'inquiete quelquefois sur mon sort : il m'a répété plusieurs fois qu'après sa mort , qui , dit-il , ne peut être éloignée , la pension qui nous fait vivre venant à cesser , je n'aurai presque rien. Pour ma mere , la rente que mon oncle a mise sur sa tête , suffira à son entretien , sur-tout si elle veut aller vivre dans son pays. Mais en voilà assez. Je me flatte que mon pere se trompe sur son état : je n'ai aucune inquiétude sur ce qui me regarde. Je voulois seulement te dire que dans ces circonstances & avec cette fortune , il est rare qu'on se marie.

Les concerts ont commencé : j'ai chanté au premier ; je crois qu'on s'est un peu moqué de moi à l'occasion d'un peu d'embarras & de trouble que j'eus , je ne fais trop pourquoi : c'est un assemblage de si petites choses que je ne saurois comment te le raconter. Chacune d'elles est un rien , ou ne doit paroître qu'un rien , quand même elle seroit quelque chose. Adieu

ma chere Eugénie , je t'écrirai une plus longue lettre une autrefois.

Marianne de la Prise.

TREIZIEME LETTRE.

[Mlle. de la Prise à Mlle. de Ville.]

à Neuchâtel ce Janv. 1785

IL me semble que j'ai quelque chose à te dire ; & quand je veux commencer , je ne vois plus rien qui vaille la peine d'être dit. Tous ces jours je me suis arrangée pour t'écrire ; j'ai tenu ma plume pendant longtems , & elle n'a pas tracé le moindre mot. Tous les faits sont si petits que le recit m'en fera ennuyeux à moi-même , & l'impression est quelquefois si forte que je ne saurois la rendre : elle est trop confuse aussi pour la bien rendre. Quelquefois il me semble qu'il ne m'est rien arrivé ; que je n'ai rien à te dire ;

que rien n'a changé pour moi ; que cet hiver a commencé comme l'autre ; qu'il y a , comme à l'ordinaire , quelques jeunes étrangers à Neuchâtel que je ne connois pas , dont je fais à peine le nom , avec qui je n'ai rien de commun. En effet je suis allée au concert , j'ai laissé tomber un papier de musique ; j'ai assez mal chanté ; j'ai été à la première assemblée ; j'y ai dansé avec tout le monde , entre autres deux Comtes Alsaciens & deux jeunes apprentifs de comptoir : qu'y a-t-il dans tout cela d'extraordinaire , ou dont je puisse te faire une histoire détaillée ? D'autrefois il me semble qu'il m'est arrivé mille choses ; que si tu avois la patience de m'écouter , j'aurois une immense histoire à te faire : il me semble que je suis changée , que le monde est changé , que j'ai d'autres espérances & d'autres craintes , qui , excepté toi & mon père , me rendent indifférente sur tout ce qui m'a intéressé jusqu'ici , & qui en revanche m'ont rendue intéressantes des choses que je ne regardois point

ou que je faisois machinalement. J'en trevois des gens qui me protegent ; d'autres qui me nuisent : c'est un cahos en un mot que ma tête & mon cœur. Permets, ma chere Eugénie, que je n'en dise pas davantage jusqu'à ce qu'il se soit un peu débrouillé & que je sois rentrée dans mon état ordinaire , supposé que j'y puisse rentrer. Ne te rien dire eût été trop pénible : t'en dire davantage , quand moi-même je n'en fais pas davantage , ne seroit pas possible. Adieu donc ; je t'embrasse tendrement. Tout ce que je saurai de moi-même , tu le sauras. Aucune défiance au moins ne me feras m'en taire : la crainte de te paroître puérile , ou de te donner quelque autre impression fâcheuse de moi , ne pourra m'empêcher de parler ; la peur de t'ennuyer est la seule que je puisse avoir. Adieu.

M. de la Prise.

QUATORZIEME LETTRE.

Mlle. de la Prise à Mlle. de Ville.

à Neuchâtel ce Janv. 178.

TU le veux absolument ? hé bien à la bonne heure , tu le sauras ! Je t'écrivis une lettre , qui après cela me parut folle ; j'en écrivis une autre pour excuser celle-là : il se trouve qu'elle n'étoit pas partie ; elle étoit cachetée ; j'avois oublié de l'envoyer à la poste : dans ce tems-là je ne savois ce que je faisois : je te l'envoie sans l'ouvrir , je ne veux pas la relire , je ne m'en souviens presque pas , tu verras ce que j'en ai pensé.

Tous tes détails à toi , sont charmans : tu n'aimeras , tu n'aimeras jamais l'homme qu'on te destine , c'est-à-dire , tu ne l'aimera jamais beaucoup. Si tu ne l'épouse pas , tu pourras

en épouser un autre. Si tu l'épouses , vous aurez de la complaisance l'un pour l'autre, vous vous ferez une société agréable. Peut-être tu n'exigeras pas que tous les regards soient pour toi , ni tous les tiens pour lui : tu ne te reprocheras pas d'avoir regardé quelqu'autre chose , d'avoir pensé à quelqu'autre chose , d'avoir dit un mot qui pût lui avoir fait de la peine un instant : tu lui expliqueras ta pensée , elle aura été honnête , & tout fera bien. Tu feras plus pour lui que pour moi , mais tu m'aimeras plus que lui. Nous nous entendrons mieux ; nous nous sommes toujours entendues , & il y a eu entre nous une sympathie qui ne naîtra point entre vous. Si cela te convient , épouse - le Eugénie. Penses - y cependant : regarde autour de toi pour voir si quelqu'autre n'obtiendrait pas de toi un autre sentiment. N'as - tu pas lu quelques romans ? & n'as-tu jamais partagé le sentiment de quelqu'héroïne ? Sache aussi si ton époux ne t'aime pas autrement que tu ne l'aimes. Dis-lui , par exemple , que tu as

une amie qui t'aime chèrement , & que tu n'aimes personne autant qu'elle. Vois alors s'il rougit , s'il se fâche : alors ne l'épouse pas. Si cela lui est absolument égal, ne l'épouse pas non plus. Mais s'il te dit qu'il a regret de te tenir loin de moi , & que vous viendrez ensemble à Neuchâtel pour me voir , ce fera un bon mari , & tu peux l'épouser. Je ne fais où je prends tout ce que je te dis : car avant ce moment je n'y avois jamais pensé. Peut-être cela n'a-t-il pas le sens commun. Je t'avoue que j'ai pourtant fort bonne opinion de mes observations... non pas observations , mais , comment dirai-je ? de cette lumière que j'ai trouvée tout-à-coup dans mon cœur qui sembloit luire exprès pour éclairer le tien. Ne t'y fie pourtant pas : demande & pense. Non ; ne demande à personne : on ne t'entendra pas ! interroge-toi bien toi-même. Adieu.

M. de la Prise.

QUINZIEME LETTRE.

A la même.

à Neuchâtel ce 178 .

SEroit-ce un amant que cherchoit mon cœur ? & l'aurois-je trouvé ? Ma chere Eugénie ! combien je vois ta délicatesse alarmée ! je n'ai pas dit *prudence*, admire mon honnêteté : car tes grands yeux , que je vois ouverts sur moi d'un air de surprise & de scandale ne méritoient pas de si grands ménagemens. J'irai mon train comme si tu n'étois pas une personne fort délicate & fort prudente ; & toi tu iras ton train de t'indigner & de prêcher , si tu veux : il ne faut nous gêner ni l'une ni l'autre. Je vais te raconter bien exactement ce qu'il m'arrive.

Il y a quelque tems qu'une petite tailleuse laissa tomber dans la boue une robe qu'elle me rapportoit : un

jeune étranger lui aida à la relever ; accompagna jusques chez elle la petite personne , l'excusa auprès de ses maîtresses & lui donna de l'argent en la quittant. L'histoire m'en fut faite le lendemain ; elle me plut : j'y voyois de la bonté & une sorte de courage ; car la petite fille , jolie à la vérité , est si mal mise & a si mauvaise façon, qu'un élégant un peu vain ne se feroit pas soucié d'être vu avec elle dans les rues. Je demandois le nom du jeune homme , elle ne put pas me le dire , & je n'en entendis plus parler. L'autre jour étant au concert , mes voisines me montrèrent de l'amphithéâtre où nous étions , un jeune homme qui jouoit du violon à l'orchestre. Elles me dirent que c'étoit un jeune Allemand du comptoir de M.... appelé Meyer. En passant auprès de lui pour aller chanter , je le regardois attentivement ; lui aussi me regarda : je vis qu'il reconnoissoit ma robe. Moi je reconnus la physionomie que devoit avoir celui qui l'avoit relevée ; & nous nous perdîmes si bien dans cette contempla-

tion l'un de l'autre que je laissais tomber ma musique & qu'il oublia son violon , ne sachant plus ni lui ni moi , de quoi il étoit question , ni ce que nous avions à faire. Il rougit ; je rougis aussi , mais je ne fais pas trop de quoi : car je n'étois point honteuse du tout. On m'a plaisanté de la distraction du jeune homme ; j'étois tentée de répondre que la mienne valoit bien la sienne , & j'ai vu qu'on ne s'en étoit point apperçu du tout. Apparemment l'on croit qu'il faut qu'un jeune homme soit amoureux pendant quelques semaines avant que la belle paroisse être un peu sensible. Je ne me vanterai pas d'avoir suivi cette décente coutume ; & s'il se trouve que M. Meyer soit aussi épris de moi que je l'ai cru , il pourra se vanter quelque jour que je l'ai été tout aussi-tôt & tout autant que lui. Tu vois bien que je suis tout autrement disposée que la dernière fois que je t'écrivis ; & je t'avoue que je suis, on ne peut pas plus, contente. Quoi qu'il puisse m'arriver d'ailleurs , il me semble que , si on

m'aime beaucoup & que j'aime beaucoup, je ne saurois être malheureuse. Ma mere a beau gronder depuis ce jour-là, cela ne trouble pas ma joie. Mes amies ne me paroissent plus maussades : vois-tu, je dis, *mes amies*, mais c'est par pure surabondance de bienveillance ; car je n'ai d'amie que toi. Je te préfere à M. Meyer lui-même, & si tu étois ici & qu'il te plut, je te le céderois. Ne va pas croire que nous nous soyons encore parlé ; je ne l'ai pas même revu depuis le concert. Mais j'espere qu'il viendra à la premiere assemblée : nos Dames, sans que je les en prie, me feront bien la galanterie de l'y inviter. Alors nous nous parlerons sûrement, dussai-je lui parler la premiere. Je me trouverai près de la porte, quand il entrera. Alors aussi se décidera la question : savoir, si M. Meyer fera l'ame de la vie entiere de ton amie, ou si je n'aurai fait qu'un petit rêve agréable, qui m'aura amusée pendant un mois : ce sera l'un ou l'autre, & quelques momens décideront, lequel des

deux. Adieu , mon Eugénie ! mon pere est plus content de moi que jamais ; il me trouve charmante : il dit qu'il n'y a rien d'égal à sa fille , & qu'il ne la troqueroit pas contre les meilleures jambes du monde. Tu vois que ma folie est du moins bonne à quelque chose. Adieu.

M. de la Prise.

SEIZIEME LETTRE.

A la même.

à Neuchâtel ce Janv. 178.

JE ne puis attendre ta réponse. Ma derniere lettre étoit si extraordinaire & si folle qu'il faut que je t'en fasse l'apologie. Ou bien je t'en ferai des excuses : car d'apologie , il n'y en a point à faire. Je suis revenue à mon bon sens ; mais j'en suis presque fâ-

chée : car ces quatre ou cinq jours de folie étoient charmans. Tout ce que je faisois , m'amusoient : mon clavecin , ma harpe étoient toute autre chose qu'une harpe & un clavecin ; ils avoient vie ; je parlois & on me répondoit par eux. Ma tête s'est remise , & il ne m'est resté qu'une curiosité assez naturelle de savoir si M. Meyer est aussi bon , aussi honnête qu'il en a l'air ; s'il a du sens ; s'il est aimable : c'est ce que nous verrons & je te le dirai. Ne crains point que je fasse ni que je dise de folie : tu fais bien que j'ai toujours eu des momens d'extravagance , & qu'il n'en est rien arrivé de bien fâcheux ; je crois que c'est la grande liberté que m'a laissé mon pere , & aussi la grande liberté de ses propos , qui m'a empêché d'avoir la réserve & la timidité qui te sied si bien. Adieu ; conserve - moi ton indulgence , & crois que je ne la mettrai pas à de trop grandes épreuves.

M. de la Prise.

DIX - SEPTIEME LETTRE.

Juliane C. à sa Tante à Boudevilliers.

à Neuchâtel ce Janv. 178..

MA CHERE TANTE ,

JE suis rentrée chez mes maitresses ,
puisque vous me l'avez conseillé , &
le Monsieur aussi. C'est M. Meyer
qu'il s'appelle ; je fais à présent son
nom ; mais qu'est-ce qu'il me sert de
le savoir ? il y eût hier cinq semai-
nes que je ne l'ai pas vu , & je vou-
drois ne l'avoir jamais rencontré ; mais
je crois qu'il s'est pensé . . . mais à quoi
bon vous tout ça dire ? toujours j'ai
bien pleuré , & il y a quelque chose
qu'il m'a marqué sur sa lettre ; car
il m'a écrit deux lettres , qui m'ont
fait penser autant que j'y ai pu com-
prendre , que peut-être bien la Marie

Besson lui a pu dire que je n'étois pas une honnête fille ; & pourtant , ma chere tante , je puis bien jurer que , si ce n'étoit ce vilain maitre horloger chez qui j'ai fervi , & qui étoit pourtant un homme marié , il n'y auroit pas une plus brave fille que moi dans le Val de Rus : car pour avoir quelquefois badiné avec les garçons à la veillée , ou pendant les foins , les autres filles en faisoient autant que moi ; & je ne fais pas si un Monsieur penseroit pour ça qu'on n'auroit pas été une brave fille. Mais à la garde ! il ne sert de rien de pleurer & de se lamenter quand il n'est plus tems ; & si j'ai encore à pleurer , ce sera assez tems quand j'en ferai sûre. Il a fallu que j'aie bien prié mes maitresses ; mais c'est aussi qu'elles ont beaucoup d'ouvrage à présent. Comme il y a des bals & des sociétés & des concerts & peut-être aussi des comédies , & que fais-je bien peu ? ces Dames font toutes fortes pour se divertir ; & peut-être ne sont-elles seulement pas aussi braves qu'une pauvre

fille qu'on laisse pleurer en faisant son
 ouvrage , & qui n'a pas été à toutes
 leurs écoles en pension , & n'a pas
 appris à lire sur leurs beaux livres ;
 & elles ont des bonnets , & des ru-
 bans , & des robes avec des garni-
 tures de gaze , qu'il faut que nous tra-
 vaillions toute la nuit & quelquefois
 les dimanches ; & tout ça elles l'ont ,
 quand elles veulent , de leur mere ,
 ou de leur mari , sans que les jeunes
 Messieurs le leur donnent ; mais qu'est-
 ce que tout ça y fait ? si la cousine
 Jeanne Marie & le cousin Abram ne
 savent rien du Monsieur , ni que j'a-
 vois quitté mes maitresses , il ne sert
 à rien à présent de le leur conter. Je
 suis, ma chere tante, celle qui est votre
 très-humble niece.

*Julianne C***.*

DIXHUITIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce Janv. 178 . .

TU trouves le stile de mes lettres changé , mon cher Godefroy ! Pourquoi ne pas me dire si c'est en mal ou en bien ? mais il me semble que ce doit être en bien , quand j'aurois moi-même changé en mal ; je ne suis plus un enfant ; cela est vrai , j'ai presque dit , cela n'est que trop vrai ; mais au bout du compte , puisque la vie s'avance , il faut bien avancer avec elle ! qu'on le veuille ou non , on change ; on s'instruit ; on devient responsable de ses actions. L'insouciance se perd ; la gaieté en souffre ; si la sagesse & le bonheur vouloient prendre leur place , on n'auroit rien à regretter. Te souvient-il du Huron que nous lisions ensemble ? il est dit

que Mlle. K. , j'ai oublié le reste de son nom , devint en deux ou trois jours une autre personne ; *une personne* , je ne comprenois pas alors ce que cela vouloit dire : à présent je le comprends. Je sens bien qu'il faut que je paye moi-même l'expérience que j'acquiers ; mais je voudrois que d'autres ne la payassent pas. Cela est pourtant difficile : car on ne fait rien tout seul , & il ne nous arrive rien à nous seuls.

Dans ma dernière lettre, je te rendis compte de l'assemblée où je dansai avec Mlle. de la Prise. Je fus alors deux ou trois jours sans me soucier de sortir ; je n'allois pas seulement me promener. Mais le mardi je fus prié à un dîné chez mon patron ; il ne fut pas tout-à-fait aussi nombreux que celui du nouvel an ; il n'y avoit que des hommes , & il y en avoit de tout âge , & parmi eux quelques-uns qui me parurent fort aimables , & sur-tout fort honnêtes & fort doux. On s'étoit levé de table , & on prenoit du café , quand le M. Caustique

du bal est entré. On lui a reproché de n'être pas venu plutôt. *Je vous suis obligé*, a-t-il répondu ; *mais je ne mange presque jamais hors de chez moi , depuis que je connois parfaitement les vins de tous vos quartiers & le fromage de toutes vos montagnes.* Ensuite il s'est approché de quelques jeunes gens , parmi lesquels j'étois , & leur a demandé de quoi ils parloient avant qu'il entrât ? *De quelques jeunes demoiselles* , a répondu l'un d'eux : *nous parlions des plus jolies , & nous nous disputions.* — *Encore ?* a-t-il interrompu , *lesquelles aviez-vous nommées ?* Là-dessus ils en ont nommé plusieurs. *Bon !* a-t-il dit brusquement ; *je m'y attendois. Vous avez commencé de préférence par les poupées , les marionnettes & les perroquets. Il y en a une* J'étois près de la porte ; je tenois mon chapeau ; je suis sorti : *Restez , m'a-t-il crié ; je ne la nommerai pas.* Je n'ai pas fait semblant de l'entendre , & je suis descendu l'escalier le plus vite que j'ai pu.

Le vendredi suivant , je m'étois arrangé pour passer la soirée tout seul à lire & à écrire à mon oncle. Mais le Comte Max m'est venu voir , sachant , m'a-t-il dit , que les vendredis étoient mes jours de loisir. Il est resté avec moi jusqu'à six heures. Il est aimable & instruit : son langage récréé mon oreille qui est écorchée tous les jours par l'affreux allemand de Berne , de Bâle & de Mulhouse. J'ai un peu oublié ma langue : le Comte m'en a fait des reproches ; il me prêtera des livres allemands : il a passé dix-huit mois à Leipzick.

J'admire mon sens froid de parler si longtems du vendredi ; c'est le dimanche qui fut intéressant ! Peut-être m'arrêtai-je exprès au vendredi par une certaine appréhension du dimanche. Ce fut un si singulier mélange d'heureuses & malheureuses rencontres , de peines & de plaisirs ! je crois que je me conduisis bien , c'est-à-dire, que je ne pouvois me conduire autrement. Tu crois que ce fera quelque grande histoire ? non ; tout cela se

passa dans un quart-d'heure. Mais ce qui avoit précédé les circonstances... pour que tu saches ce que c'est , il faut enfin te le raconter. Peut-être devineras-tu ce que je ne te dirai pas ; & si tu ne devines qu'à moitié , il n'y aura pas grand mal.

Il avoit beaucoup plu au commencement de la semaine ; les derniers jours il avoit beaucoup gelé : le dimanche matin il étoit tombé de la neige , & le tems s'étoit un peu radouci : mais l'après-diné , le froid étant revenu , l'eau qu'il y avoit eu dans les rues & la neige du matin , étoit devenue un verglas , tel que je n'en ai jamais vu , & qui devenoit à chaque instant plus dangereux , à mesure que l'air du soir se refroidissoit. Nous revenions , Monin & moi , du Cret où nous étions allés faire un tour pour profiter d'un instant de soleil qui nous avoit séduit au sortir de l'église. Il nous falloit toute notre attention pour ne nous pas laisser tomber. Juge de l'embarras & du danger de Mlle. de la Prise & de deux autres
autres

autres demoiselles que nous trouvâmes près de la porte de la ville , allant le même chemin que nous. Je m'arrêtai devant elles ; je crois que je voulois les empêcher d'avancer , croyant voir déjà Mlle. de la Prise sur le pavé , blessée , meurtrie , quelque chose de pis peut-être. Je ne fais ce que je leur dis pour les engager à accepter notre secours : mais les deux qui m'étoient étrangères , commençoient à me refuser , quand Mlle. de la Prise a dit vivement : *Mais ! vous êtes folles ; nous sommes trop heureuses !* En même tems elle a pris Monin sous le bras , & m'a prié d'avoir soin de ses compagnes.

Nous marchions sans rien dire , ne pensant qu'à ne pas tomber : nous avions fait cent pas peut-être , lorsque j'ai vu une jeune fille que j'ai connue par hazard , à qui de petits garçons jetoient des boules de neige pour la faire tomber. Elle m'a reconnu. Son air exprimoit toutes fortes d'embarras. C'étoit le visage de la détresse ; & réellement ne sachant ce

qu'elle faisoit , entre la colere & la confusion ; elle étoit dans un véritable danger ; elle auroit pu tomber contre une borne , contre le coin d'une maison. C'est la premiere fille à qui j'ai parlé à Neuchâtel ; & je lui avois donné du secours dans une occasion beaucoup moins grave. Je ne connoissois pas alors Mlle. de la Prise. Falloit-il à présent la dédaigner & la méconnoître ? J'ai prié d'un ton absolu les deux filles que je soutenois & que j'ai appuyées contre Monin de ne pas bouger de leur place , & allant aux deux petits garçons , j'ai donné à chacun d'eux un vigoureux soufflet ; & voyant près de là un homme de bonne façon , je l'ai prié le plus honnêtement que j'ai pu , de conduire la fille où elle vouloit aller. Après cela je suis retourné à mes deux demoiselles , & nous avons repris notre marche.

Après quelques instans de silence , l'une des deux m'a dit : *Vous connoissez donc cette fille , Monsieur ? --*

Oui Mademoiselle , ai - je répondu ; peu de jours après mon arrivée à Neuchâtel Je n'ai pas continué ; je ne pouvois conter mon histoire jusqu'au bout : le commencement me faisoit plus d'honneur que la fin ; c'eut été un mensonge. Une autre chose m'a arrêté. En commençant de répondre , j'avois regardé Mlle. de la Prise , autant que le verglas avoit pu me le permettre , & j'avois cru voir son visage très-rouge & sa physionomie altérée. De te dire tout ce qui se passa alors en moi , toute la peine , le regret , l'espoir , le plaisir , cela n'est pas possible. Si je m'étois permis de m'en occuper dans cet instant , les deux jeunes filles auroient bien mieux fait de marcher toutes seules. J'imposai silence à mon cœur ; je renvoyai , pour ainsi dire , à un autre tems , à le sentir , à le questionner , à jouir de ce qui s'y passoit ; car le plaisir surpassoit la peine. Personne de nous n'ouvrit plus la bouche.

Quand nous fumes devant la maison
 où étoit leur société, je saluai, sans
 parler, mes deux Dames : elles me
 remercièrent. Mlle. de la Prife ne
 parla pas, & se contenta de faire
 une grande révérence à Monin. Il
 faisoit déjà obscur sous cette porte :
 mais je m'imaginai qu'elle avoit l'air
 ému. Dans le même moment arriva
 le Comte Max qui lui présenta la
 main ; il me reconnut comme je m'en
 allois. *Où allez-vous ?* me cria-t-il.
Chez moi, lui dis-je. --- *Et qu'y*
ferez-vous chez vous ? --- *De la*
musique. --- *Vous êtes laconique*, me
 dit-il en riant ; *mais cela ne fait rien.*
 Je retournai donc chez moi ; j'aurois
 voulu être seul, du moins une heure
 ou deux, mais cela ne se pouvoit
 pas. Neufs & mon maître arrivoient.
 Monin fit les honneurs de ma cham-
 bre, & après le goûte nous nous
 mîmes à faire de la musique. Une
 demi-heure après le Comte entra,
 en nous priant de lui permettre de
 nous écouter. Il n'aime pas le jeu.

Une autre fois il apportera sa flute.
 A neuf heures, il m'obligea à aller
 souper avec lui: je le voulus bien ;
 la troupe de mes camarades m'étoit
 insupportable. Le précepteur me paroît
 un homme de sens ; mais il ne parle
 presque pas François. Le frere aîné
 me vint qu'à onze heures ; il est
 d'une figure brillante & extrêmement
 honnête. Voici une prodigieuse lettre.
 J'ai été lundi au concert ; Mlle. de
 la Prise n'y étoit pas. Mardi, je ne suis
 sorti que pour aller au comptoir , &
 je t'écris aujourd'hui mercredi pour
 demain.

H. Meyer.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce Janv. 1780.

HIER après diné , le Comte Max
 vint me prendre pour me mener pro-

D iij

mener. Il faisoit un tems fort doux. Il n'y a pas beaucoup de choix ici. Nous allames du côté du Cret, & jusqu'au mail. Nous y trouvames Mlle. de la Prise avec une de ses cousines. Nous leur demandames la permission de nous promener avec elles, elle nous fut accordée. Après nous être un peu promenés, nous reprîmes le chemin de la ville. On parla nonchalamment de toutes sortes de choses. Le Comte fut fort aimable. Mlle. de la Prise étoit gaie. Sa cousine & moi nous ne dûmes presque rien. Mais j'étois content : j'écoutois avec plaisir ; j'étois assez paisible ; je souhaitois qu'il ne nous arrivât rien d'extraordinaire cette fois-là. Et en effet nous ne rencontrames personne, on ne nous aborda point. Mais comme nous approchions de la maison de Mlle. de la Prise, il survint une petite pluie qui augmenta à mesure que nous allions, de sorte qu'il pleuvoit assez fort quand nous fumes chez elle. Elle nous pria fort honnêtement d'entrer, nous

assurant que son pere & sa mere nous recevroient avec plaisir. Nous montames : il n'y avoit pas grand' chose à faire au comptoir ce jour-là, & j'avois travaillé la veille tout le soir sans aller au concert, parce que nos Messieurs étoient surchargés d'ouvrage. Je crus donc pouvoir rester si on nous en prioit.

M. de la Prise est un Officier retiré du Service de France, vieilli par la goutte, plus que par les années. Il a l'air d'avoir aimé tous les plaisirs, & d'aimer encore la société; mais sur-tout d'aimer sa fille plus que toute chose au monde. Elle lui ressemble. Il a l'air ouvert, franc; un peu libre dans ses propos; il est aimable & poli dans ses manieres. On m'a dit que sa famille étoit une des plus anciennes du pays, & qu'il étoit né avec de la fortune; mais qu'il avoit tout dépensé. En le voyant on croit tout cela vrai.

Je ne dirai rien de la mere. Elle n'a pas l'air d'être la femme de son

mari, ni la mere de sa fille. Elle est Françoise, & de je ne fais quelle province. Elle a été très-belle, & l'est encore. A sa maniere elle nous a bien reçus. On nous a donné du thé, des raisins, de petits gâteaux. Ce petit repas, qui jusqu'ici m'avoit paru assez mal entendu, m'a paru hier fort agréable. Je croyois être en famille avec M. de la Prise & Mlle. Marianne. Elle ne m'offroit rien que je n'acceptasse. Elle choisissoit des grappes pour le Comte Max & pour moi. Pour la premiere fois je n'étois plus un étranger à Neuchâtel.

La pluie ayant cessé & le goûte étant fini, nous avons paru vouloir nous retirer; mais le pere nous a proposé de faire un peu de musique avec sa fille. Aussi-tôt j'ai dit au Comte que j'irois prendre sa flûte & mon violon, & que je verrois au comptoir si on pouvoit se passer de moi; ce dont je ne doutois presque pas. Il a trouvé tout cela fort bon. Je suis allé & revenu.

Ce petit concert a été le plus agréable du monde. Mlle. de la Prise accompagne très-bien ; elle est vraiment bonne musicienne ; & on ne peut pas avoir une meilleure embouchure que n'a le Comte Max. La flûte est un instrument touchant , & qui va au cœur plus qu'aucun autre. La soirée a été bien vite passée. Neuf heures approchoient. Mme. de la Prise nous en avertit par une certaine inquiétude & le soin de tout ranger autour de nous. Son mari l'a priée de nous laisser jouer ; & puis , regardant la pendule , il nous a dit : *Messieurs , quand j'étois riche , je ne savois pas laisser les gens me quitter à neuf heures ; je ne l'ai pas même appris depuis que je ne le suis plus ; & si vous voulez souper avec nous , vous me ferez plaisir.* Mme. de la Prise a dit : *Encore si vous vous étiez avisé de cela de meilleure heure !* Et en même tems elle est sortie de la chambre. Son mari appuyé sur sa canne l'a suivie , & lui a crié de la porte : *Ne vous*

inquiétez de rien , ma femme ! & ne nous faites pas souper trop tard ; ils mangeront une omelette. Pour nous, nous n'avions accepté ni refusé ; mais il étoit clair que nous restions , & nous continuions notre musique. Mlle. de la Prise étoit , je crois , bien aise que nous ne parussions pas écouter trop exactement sa mere.

Un quart-d'heure après on est venu nous avertir , & nous sommes allés nous mettre à table. Le souper étoit propre & simple. Il faut avouer que Mme. de la Prise n'en faisoit pas trop maussadement les honneurs. Sa fille étoit très-gaie : son pere paroissoit enchanté d'elle ; & sûrement ses convives ne l'étoient pas moins.

A dix heures , un parent & sa femme sont venus veiller. On a parlé de nouvelles , & on a raconté entr'autres le mariage d'une jeune personne du Pays-de-Vaud , qui épouse un homme riche & très-maussade , tandis qu'elle est passionnément aimée d'un étranger sans fortune , mais plein de mérite & d'es-

prit. *Et l'aime-t-elle ?* a dit quelqu'un. On a dit qu'oui, autant qu'elle en étoit aimée. *En ce cas-là, elle a grand tort,* a dit M. de la Prise. --- *Mais c'est un fort bon parti pour elle,* a dit Madame, *cette fille n'a rien ; que pouvoit-elle faire de mieux ?* --- *Mendier avec l'autre !* a dit moitié entre ses dents Mlle. de la Prise, qui ne s'étoit point mêlée de toute cette conversation. *Mendier avec l'autre !* a répété sa mere. *Voilà un beau propos pour une jeune fille ! Je crois en vérité que tu es folle !* --- *Non, non ; elle n'est pas folle : elle a raison,* a dit le pere. *J'aime cela, moi ! c'est ce que j'avois dans le cœur quand je t'épousai.* --- *Oh bien ! nous fimes là une belle affaire !* --- *Pas absolument mauvaise,* dit le pere, *puisque cette fille en est née.*

Alors Mlle. de la Prise, qui depuis un moment avoit la tête penchée sur son assiette & ses deux mains devant ses yeux, s'est glissée le long d'un tabouret, qui étoit à moitié sous la

table entr'elle & son pere), & fut
 lequel il avoit les deux jambes, & s'est
 trouvée à genoux auprès de lui, les
 mains de son pere dans les siennes,
 son visage collé dessus, ses yeux les
 mouillant de larmes, & sa bouche
 les marquant de baisers : nous l'en-
 tendions sanglotter doucement. C'est
 un tableau impossible à rendre. M. de
 la Prise, sans rien dire à sa fille, l'a
 relevée, & l'a assise sur le tabouret
 devant lui, de maniere qu'elle tournoit
 le dos à la table : il tenoit une de ses
 mains ; de l'autre elle essuyoit ses yeux.
 Personne ne parloit. Au bout de quel-
 ques momens elle est allée vers la porte
 sans se retourner, & elle est sortie.
 Je me suis levé pour fermer la porte
 qu'elle avoit laissé ouverte. Tout le
 monde s'est levé. Le Comte Max a
 pris son chapeau, & moi le mien.

Au moment que nous nous appro-
 chions de Mme. de la Prise pour la
 saluer, sa fille est rentrée. Elle avoit
 repris un air ferein. *Tu devrois prier*
ces Messieurs d'être discrets, lui a dit

sa mere. *Que pensera - t - on de toi dans le monde , si on apprend ton propos ? --- Eh ! ma chere Maman !* a dit sa fille ; *si nous n'en parlons plus , nous pouvons espérer qu'il sera oublié. --- Ne vous en flattez pas , Mademoiselle ,* a dit le Comte : *je crains de ne l'oublier de long-tems.* et Nous sommes sortis. Nous avons marché quelque tems sans parler. A la fin le Comte a dit : *Si j'étois plus riche ! Mais c'est presque impossible ; il n'y faut plus penser : je tâcherai de n'y plus penser un seul instant. Mais vous ? ...* a-t-il repris en me prenant la main. J'ai ferré la sienne ; je l'ai embrassé ; & nous nous sommes séparés. Bon soir , Godefroy ! je n'ai pas fermé l'œil la nuit dernière ; je vais me coucher.

H. Meyer.

VINGTIÈME LETTRE.

Au même.

Dimanche pour Lundi.

à Neuchâtel ce Févr. 178. 2

JE t'écrivis mercredi, & je t'envoyai jeudi ma lettre sans y rien ajouter. Nous travaillâmes beaucoup, & fort tard. Vendredi j'eus un si grand mal de tête que je ne sortis point. Monin me tint compagnie; il me lut, & nous fîmes de la musique. C'est un très-bon garçon.... A propos, il faut que je te dise quelque chose qu'il me raconta ce soir là.

La veille, comme il entroît à la sale d'armes pour parler à quelqu'un, il entendit prononcer mon nom à quelques jeunes gens. Il n'entendit

point ce qu'ils disoient ; mais il vit le Comte Max quitter son maître avec qui il faisoit des armes , & venir à eux. *Je trouve très-mauvais , Messieurs , leur dit-il , que vous parliez de ce ton d'un jeune homme estimable ; & très-mauvais aussi que vous osiez en parler mal devant moi , que vous savez être son ami.* Quand Monin m'eût raconté cela , je sentis pour la première fois qu'il pouvoit y avoir du plaisir à être grand seigneur. Je voudrois , Godefroy , qu'il me convint de prendre un pareil ton , & d'en imposer comme le Comte , quand il s'agiroit de prendre son parti , celui de Mlle. de la Prise & le tien. Mais aucun des trois n'aurez besoin que je vous défende. Qui est-ce qui pourroit dire du mal de vous ?

Samedi , c'étoit hier , le Comte vint me prendre pour faire visite à M. & Mme. de la Prise ; cela convenoit après le souper que nous avions fait chez eux. Mais Monin m'avoit fait promettre de ne pas sortir toute la

journée , ni encore aujourd'hui : je suis fort enrhumé , & il prétend que les rhumes négligés sont longs & fâcheux cette année. Cet excellent garçon a travaillé hier deux heures de plus que de coutume pour faire ma besogne au comptoir.

Le Comte est donc allé seul faire sa visite , & il m'en a rendu compte pendant la soirée qu'il est venu passer auprès de mon feu. Il avoit trouvé M. de la Prise , qui , après quelques discours d'usage , lui a parlé de sa fille , & lui a dit , que malheureusement il n'étoit pas impossible qu'après sa mort elle n'eût besoin de quelque protection comme la sienne pour être placée à quelque Cour Allemande. *J'ai été long-tems jeune , lui a-t-il dit : j'ai beaucoup dépensé d'argent : mais la nature a si bien dédommagé ma fille des folies que j'ai faites quant à sa fortune , que dans le fond son lot est meilleur que celui de bien d'autres , & je ne la plains pas. Je n'ai du moins pas à me reprocher*

de l'avoir négligée un instant depuis qu'elle est au monde. Cela n'est pas, à la vérité, bien étonnant : quel père négligeroit une pareille fille ? Mais, M. le Comte, pour en revenir à ce que je vous disois d'abord, je puis vous assurer qu'elle est assez bien née pour ne trouver aucune difficulté quant à cela, à se placer en quelque qualité que ce puisse être, auprès de la plus grande princesse de l'Europe. Mes ancêtres sont venus dans ce pays avec Philibert de Châlons, qui en étoit souverain : nous nous appellions * * * * La branche cadette pour se distinguer, s'est appelée de la Prise : l'ainée, qui possédoit de grands biens en Bourgogne, s'est éteinte. J'ai des preuves de tout cela plus claires que le jour. Je ne vous dis pas cela pour me vanter, mais pour que vous vous en souveniez, si quelque jour ma fille avoit besoin que vous la fissiez connoître. Alors vous pourriez vous instruire par vos yeux de ce que j'ai eu l'honneur de

vous dire. *Ma fille est assez aimable pour qu'on dût trouver du plaisir à lui être utile* mais la voilà qui rentre , & comme ce discours n'est pas bien gai , vous voudrez bien que nous parlions d'autres choses. Le Comte a la mémoire bonne , & je ne l'ai pas mauvaise ; de sorte que tu peux compter que tu as mot pour mot le discours de M. de la Prise. Il m'a donné à penser ; & si notre soirée a été douce , parce que le Comte est vraiment aimable , & qu'il a de l'amitié pour moi , elle n'a point été gaie. Demain je ferois assez bien pour aller au concert. Mlle. Marianne y chantera pour obéir à son pere : mais je me mettrai bien près d'elle pour la mieux entendre & la mieux accompagner. Adieu , mon très-cher Godefroy.

H. Meyer.

VINGT-UNIEME LETTRE

Au même.

à Neuchâtel ce Févr. 178.

COMMENT te raconter tout ce que j'ai à te dire ? Me blameras-tu ? Me plaindras-tu ? ou bien Mlle. de la Prise frappera-t-elle seule ton imagination, & effacera-t-elle ton ami de devant tes yeux ? Mais pourquoi occuper ma tête de vaines conjectures, quand à peine mes facultés suffisent à ma situation & au soin de t'en instruire ? Ah, Godefroi ! que de choses me sont arrivées ! que de choses j'ai senties ! Pourrai-je te faire mon récit avec quelqu'ordre ?

Hier à trois heures je ne savois encore rien, & j'allois gaiement à l'assemblée. J'entre. J'y cherche des

yeux Mlle. de la Prise. Elle n'étoit pas encore dans la sale. Mais elle y vint un instant après. J'allois à elle. Je la trouvai pâle. Elle avoit un air grave, & une certaine solennité que je ne lui avois point encore vue. Je sentis en la saluant que je pâlissois, & je fus quelques instans sans pouvoir parler. Je me remis pourtant, & lui demandai quelle feroit la contredanse qu'elle me feroit la grace de danser avec moi ? Elle me répondit qu'elle comptoit ne pas danser ; & cherchant des yeux le Comte Max, elle lui dit, quand il se fut approché : *Monsieur le Comte ! j'ai à parler à Monsieur Meyer : cela sera peut-être un peu long ; & l'on pourroit trouver étrange que j'eusse tant de choses à lui dire à lui seul. Vous êtes son ami ; vous me paraissez honnête & discret : je ne pense pas que vous soyez tenté de vous moquer d'une jeune fille, qui, par pitié pour une autre, entretient un homme sur un chapitre qui devroit lui être étranger : je suis bien*

sûre que vous ne vous moquerez pas de moi. Voulez-vous bien renoncer comme moi à la danse pour ce soir ? Dans quelques momens, nous nous assayerons tous trois sur ce banc ; vous vous mettrez entre M. Meyer & moi ; de cette façon , j'aurai l'air de parler à tous deux. Nous serons souvent interrompus : il ne faudra pas avoir l'air d'en être fâchés ; il faudra nous quitter quelquefois , quitter la conversation , & puis la reprendre. Je vous demande pardon de ce préambule. Il doit me donner un étrange air de pédanterie. J'avoue que je suis émue , il me paroît que j'ai une grande affaire à exécuter. Au reste , il n'est pas bien étonnant qu'à mon âge . . . mais laissez-moi parler quelques momens à mes amies. Je viendrai vous rejoindre quand on aura commencé à danser. J'avois besoin qu'elle s'interrompit ; j'avois grand besoin de m'asseoir : mes jambes trembloient sous moi : j'étois plus mort que vif. Elle ne m'avoit pas

regardé ; elle avoit même détourné ses yeux de dessus moi tout le tems qu'elle avoit parlé. Je m'appuyai sur le Comte. Nous fumes nous asseoir. Mais, me dit-il, devinez-vous ce qu'elle a à vous dire ? Pas précisément ; lui répondis-je. Par pitié pour une autre ? reprit-il. Je me tus. Mlle. de la Prise revint s'asseoir à côté de lui. Mais, Monsieur, lui dit-elle, je n'ai pas attendu votre réponse ; voulez-vous bien sacrifier une partie de votre soirée, qui devoit être gaie & amusante, à une histoire assez triste qui ne vous regarde pas ? Le Comte l'assura qu'il seroit en tout tems à ses ordres. Et vous, me dit-elle, Monsieur, je ne vous ai point demandé si vous trouviez bon que je me mêlasse de vos affaires ? Je fis une inclination pour toute réponse. Et consentez-vous aussi que le Comte soit instruit de tout ce qui a pu vous arriver depuis que vous êtes à Neuchâtel ? J'aurois dû vous le demander plutôt. Je consens à tout ce qu'il vous plaira,

Mademoiselle. -- Eh bien, dit-elle, je vous dirai donc que deux maîtresses tailleuses, travaillant hier chez ma mere avec une jeune ouvriere qu'elles avoient amenée ; celle-ci, que j'avois vue tout le jour pâle, triste & tremblante, me pria de ne pas sortir le soir, comme j'en avois le dessein, & de permettre qu'elle put me parler seule sous prétexte de m'essaier des habits dans ma chambre..... Ici nous fumes interrompus par plusieurs femmes. Mlle. de la Prise en fit asseoir une entr'elle & le Comte. Imagine, si tu le peux, l'état où j'étois.

On nous quitta enfin ; & Mlle. de la Prise, imaginant bien que nous n'avions pas perdu le fil de ses phrases, reprit aussitôt : j'y ai consenti ; & , quand nous avons été seules, elle m'a raconté, Monsieur, comment elle vous avoit rencontré, comment vous l'aviez secourue, par quelle fatalité la connoissance avoit continué ; & enfin, elle m'a dit, en ver-

*sant un torrent de larmes, qu'elle étoit
 grosse, qu'elle ne savoit que devenir,
 où aller, comment pourvoir à sa
 subsistance, & à celle de son enfant.
 Mlle. de la Prise s'est tue. J'ai été
 long-tems sans pouvoir ouvrir la bou-
 che : plusieurs fois j'ai essayé, j'ai
 même commencé : à la fin j'ai pu
 me faire entendre. Vous a-t-elle
 dit, Mademoiselle ! que je l'eusse sé-
 duite ? -- Non, Monsieur... Vous a-
 t-elle dit, Mademoiselle, quand &
 comment j'ai cessé de la voir ? Oui,
 Monsieur ! elle me l'a dit : elle a
 même eu la bonne foi de me mon-
 trer vos lettres. Eh bien ! Mademoi-
 selle ! elle ne sera pas abandonnée
 dans ce moment de misère, de honte
 & de malheur ; & son enfant ne sera
 jamais abandonné, si j'en suis le
 pere, si j'ai lieu de le croire : il sera
 soigné, élevé ; j'aurai soin de son
 sort tout le tems de ma vie. Mais
 à present permettez-moi que je respire.
 Je ne suis pas même en état de vous
 remercier. Je vais prendre l'air ; je
 revien-*

reviendrai dans un quart-d'heure. Ceci est si nouveau ! je suis si jeune ! il y a si peu de tems que les femmes m'étoient étrangères ! & à présent des intérêts si vifs , si différens , se sont combattus & succédés ! Mais elle vous a dit que je ne l'avois pas séduite , & qu'il y a plus de deux mois que je ne l'ai vue ? certainement , il faut la secourir ! En même tems je me suis levé , & j'ai couru à la rue , où j'ai passé près d'une heure , allant , venant , m'arrêtant comme un fou. Moi , Godefroi , une maîtresse grosse ! moi , bientôt pere ! A la fin , me souvenant de mes promesses , je suis rentré. Mlle. de la Prise avoit l'air plus doux & plus riant. Elle m'a pressé de prendre du thé & a eu soin elle-même de m'en faire donner. Le Comte nous a rejoints : nous nous sommes assis. Eh bien , M. Meyer ! que voulez-vous donc que je dise à la fille ? Mlle. lui ai-je répondu , promettez-lui , ou donnez-lui , faites lui don-

ner, veux-je dire, par quelque an-
 cien domestique de confiance, votre
 nourrisse, ou votre gouvernante, fai-
 tes-lui donner de grace, chaque mois,
 ou chaque semaine, ce que vous ju-
 gerez convenable. Je souscrirai à tout.
 Trop heureux que ce soit vous !...
 je ne vous aurois pas choisie peut-
 être ; cependant, je me trouve heu-
 reux que ce soit vous, qui daigniez
 prendre ce soin. C'est une sorte de
 lien, mais qu'osai-je dire ? c'est du
 moins une obligation éternelle que
 vous m'aurez imposée ; & vous ne
 pourrez jamais repousser ma recon-
 naissance, mon respect, mes servi-
 ces, mon dévouement. Je ne les re-
 pousserai pas, m'a-t-elle dit avec des
 accens enchanteurs ; mais c'est bien
 plus que je ne mérite. Je lui ai en-
 core dit : Vous aurez donc encore
 ce soin ? vous me le promettez ?
 Cette fille ne souffrira pas ? elle n'au-
 ra pas besoin de travailler plus qu'il
 ne lui convient ? elle n'aura point
 d'insulte, ni de reproche à suppor-

ter? — Soyez tranquille , m'a-t-elle dit : je vous rendrai compte chaque fois que je vous verrai de ce que j'aurai fait ; & je me ferai remercier de mes soins & payer de mes avances. Elle sourioit en disant ces dernieres paroles. Il ne sera donc pas nécessaire qu'il la revoie ? a dit le Comte. Point nécessaire du tout ! a-t-elle dit avec quelque précipitation. Je l'ai regardée : elle l'a vu ; elle a rougi. J'étois assis à côté d'elle : je me suis baissé jusqu'à terre. Qu'avez-vous laissé tomber ? m'a-t-elle dit ; que cherchez vous ? Rien. J'ai baisé votre robe. Vous êtes un ange , une divinité ! Alors je me suis levé , & me suis tenu debout à quelque distance vis-à-vis d'eux. Mes larmes couloient ; mais je ne m'en embarrassoit pas , & il n'y avoit qu'eux qui me vissent. Le Comte Max attendri & Mlle. de la Prise émue , ont parlé quelque tems de moi avec bienveillance. Cette histoire finissoit bien , disoient-ils : la fille étoit à plaindre , mais pas abso-

lument malheureuse. Ils convinrent enfin de l'aller trouver sur l'heure même chez Mlle. de la Prise, où elle travailloit encore. On m'ordonna de rester pour ne donner aucun soupçon, de danser même, si je le pouvois. Je donnai ma bourse au Comte, & je les vis partir. Ainsi finit cette étrange soirée.

Samedi au soir.

J'ai rencontré dans la rue le Caustique. Il m'a arrêté d'un air de bienveillance : *M. l'étranger ! m'a-t-il dit ; nous ne sommes pas méchans ; mais nous sommes fins, & nous nous en piquons : chacun se hâte de soupçonner & de deviner de peur d'être prévenu par quelqu'autre. Or comme nous ne connoissons presque pas les passions, nous ne saurions dans certains cas soupçonner qu'une intrigue... Soyez sur vos gardes. C'est si peu votre intention de faire soupçonner une intrigue entre vous & la plus*

aimable fille de Neuchâtel que je vous prie de ne pas m'en assurer....

Et il a passé son chemin.

Je t'envoie la copie de ma lettre à mon oncle. Le Comte a trouvé le moyen de la faire lire à Mlle. de la Prife, qui l'a cachetée elle-même; & lui-même l'a portée à la poste.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

A Monsieur à Francfort.

à Neuchâtel ce Févr. 178 . .

MON CHER ONCLE ,

UNe jeune ouvrière , que je n'ai pas séduite , dit être grosse , & que je suis le pere de cet enfant : plusieurs circonstances , & sur-tout la personne qu'elle a choisie pour cette confiance , me persuadent qu'elle dit la vé-

rité , j'ai dequoi subvenir dans ce moment à ses besoins ; & quant à l'enfant , quelle que soit ma fortune , il ne manquera pas plus de pain que moi même , tant que je vivrai. Mais si je meurs avant d'être en âge de faire un testament , je vous prie , mon cher oncle ! de regarder l'enfant de Juliane C. , dont Mlle Marianne de la Prise vous dira qu'il est le mien , comme étant effectivement l'enfant de votre neveu : je ne vous le recommande point ; cela feroit superflu. J'ai l'honneur d'être ,

MON CHER ONCLE ,

Votre très humble &
très obéissant Serviteur ,

H. Meyer.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

A Monsieur Henri Meyer.

Francfort ce Févr. 178..

FAites partir la fille. Ne négligez rien pour qu'elle fasse le voyage sûrement: j'en payerai les frais. Je veux qu'elle accouche ici. J'aurai soin d'elle. Mais le tout à condition qu'elle reparte d'abord après les couches, & me laisse l'enfant. Je ferai même quelque chose pour elle, si je suis content de sa conduite. Je fais qu'à Neuchâtel la maniere dont on bâtise un enfant constate son état: je ne veux pas que le vôtre soit élevé dans cette triste connoissance; s'il l'acquiert quelque jour, ce sera lorsqu'il aura lieu d'être assez content de son existence pour ne vous la pas reprocher, &

lorsque vous vous ferez rendu assez recommandable pour qu'il préfère sa naissance , malgré la tache qui l'accompagne , à toute autre naissance , & qu'il vous choisisse pour pere , s'il pouvoit choisir. Il ne tient qu'à vous , Henri ! d'ôter à force de vertu l'opprobre de dessus votre fils. Demandez-vous à vous-même si vous y êtes obligé.

Charles D.

Ci-joint une lettre de change de 50 louis.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

A Monsieur Charles D . . . à Franfort.

à Neuchâtel ce Févr. 178 . .

MON TRÈS CHER ONCLE ,

LA fille est partie. Que puis-je vous dire ? ce ne sont pas des remercie-

(105)
mens que j'ai à vous faire. Veuille le
ciel vous bénir ! puisse mon enfant !
il m'est impossible d'en dire d'avan-
tage.

H. Meyer.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

Henri Meyer à Godefroy Dorville.

à Neuchâtel ce Mars 178 .

JE t'envoie la réponse de mon on-
cle. La fille est partie : je ne l'ai
pas vue ; Mlle. de la Prise , le Comte,
& une ancienne fervante de Mlle. de
la Prise , ont eu soin de tout.

VINGT-SIXIEME LETTRE

Au même.

à Neuchâtel ce Mars 178.

D'Après la remarque de mon caustique protecteur , (je l'appellerai désormais par son nom Z***) le Comte Max a demandé à Mlle. de la Prise , comment elle vouloit que je me conduisisse ? *Comme auparavant* , a-t-elle répondu : (*Auparavant ! c'est elle qui l'a dit :*) *il faut qu'il vienne à l'assemblée , au concert : peut-être sera-t-il invité au premier jour chez une de mes parentes ; il verra bien alors lui-même ce qu'il y a à faire , ou plutôt à éviter.*

Avant-hier , le Comte & moi nous étions auprès de mon feu. Nous pensions à trop de choses pour en dire

aucune. Nous avions besoin de nous distraire. Je lui ai proposé d'aller avec moi chez M. Z*** : je lui devois cette attention pour la marque d'intérêt qu'il m'avoit donnée : intérêt bien sensible ! car il avoit pour objet , Mlle. de la Prise , & l'honnêteté de ma conduite : il n'y alloit de rien moins que de lui épargner d'éternels chagrins , & à moi d'éternels remords. Depuis ce jour-là , je ne passe plus devant sa porte : je ne me promène plus : j'évite au comptoir tout air de rêverie : j'y fais mon devoir plus attentivement que jamais ; j'en suis à la vérité récompensé par mes efforts même : faire son devoir avec attention produit un certain zèle qui est la meilleure des distractions possibles. Mais revenons à notre visite.

Je dis au Comte que M. Z*** nous donneroit vraisemblablement , pêle-mêle avec des critiques un peu ameres , des notions curieuses & intéressantes sur le pays , son commerce, son gouvernement & ses mœurs. Le

Comte m'en crut , & nous allames.

Nous fumes en effet fort contents de toutes les informations que nous reçumes. Un grain de causticité rendoit les descriptions piquantes & les récits intéressans ; & , quant à moi du moins , il falloit bien cet assaisonnement pour me rendre attentif. Je ne suis pas assez tranquille pour te rapporter ce que j'ai appris : mais je tâcherai de te le garder dans ma mémoire. Je te dirai seulement ce que j'ai pu comprendre du caractère des habitans du pays. Sociables , officieux , charitables ; ingénieux à demi ; pleins de talens pour les arts d'industrie , & n'en ayant aucun pour les arts de génie ; le grand & le simple leur sont si étrangers en toutes choses , qu'ils ne le comprennent & ne le sentent même pas.

Ne viendras-tu point me voir , si tu viens à Strasbourg ? tes affaires à Francfort font-elles si pressées ? ton tems est-il si précieux ? Adieu , mon cher Godefroy , aime toujours ton véritable ami ,

H. Meyer,

VINGT - SEPTIEME LETTRE.*Au même.*

à Neuchâtel ce Mars 178 . .

J'AI été en effet invité chez la parente de Mlle. de la Prise. Toute la bonne compagnie de Neuchâtel y étoit. Mlle. de la Prise faisoit les honneurs & l'ornement de l'assemblée. Sa contenance & ses manieres me paroissent changées : elle n'est pas moins naturelle ; mais elle n'est plus si gaie : je la trouve imposante ; il y a dans son maintien une noble assurance : quelquefois je crois voir de la tristesse dans ses yeux ; mais elle est tranquille , elle est posée : ses mouvemens sont plus graves , comme son air. Il semble que l'innocence & la vivacité ait fait place à un sentiment doux & sérieux de son mérite & de son im-

portance... ah ! je souhaite de me tromper. Il est bien juste , ce sentiment ! qu'elle en jouisse ! ... qu'elle en jouisse ! ... qu'il soit sa récompense ! Elle a préservé une femme de l'affreuse misère du vice , peut-être de la mort ; & un enfant de l'opprobre , & peut-être aussi de la mort , ou d'une longue misère ; & un jeune homme , qui se croyoit honnête , que rien encore n'avoit dû corrompre , elle l'a préservée d'avoir fait les mêmes maux qu'un scelerat.

Je n'ai pas joué avec Mlle. de la Prise : elle n'a pas joué non plus ce soir-là avec le Comte Max.

Lundi il n'y a pas eu de concert ; on a joué la comédie. Je ne t'en dirai rien , sinon qu'on a ici autant de talens pour le chant que pour la danse , & que la grace y est , je crois , plus commune que par - tout ailleurs. Au reste , la comédie & la maniere dont on la joue , m'ont expliqué le ton des femmes dans le monde. Tour-à-tour marquises , soubrettes , villa-

geoises ; tour-à-tour railleuses , ingénieuses , emphatiques ; il n'est pas étonnant qu'elles changent de ton vingt fois dans une heure.

Hier à l'assemblée elle a dansé avec tout le monde ; & moi avec toutes les femmes qui ont bien voulu danser avec moi. J'ai pourtant dansé une contredanse avec elle. J'avois le cœur tantôt ferré , tantôt palpitant : quelle différence avec la première fois que je dansai avec elle dans cette même sale ! cependant mon cœur alors la distinguoit déjà.

M. Z*** m'a salué au milieu de la soirée avec un air d'approbation ; & en sortant il a passé devant moi , & m'a ferré la main. Les gens caustiques ne sont donc pas nécessairement méchants ! ou du moins ils ne sont pas méchants en tout. Mais qui pourroit être méchant en tout , si ce n'est le diable ? & encore le diable ? Quel bavardage !

Godefroy , j'attends impatiemment que tu m'écrives si tu pourras venir

(112)
me voir. Tu verrois Mlle. de la Prise,
tu verrois le Comte Max, & ton
meilleur ami te ferreroit dans ses bras.
Adieu.

H. Meyer.

VINGT-HUITIEME LETTRE.

Mlle. de la Prise à Mlle. de Ville.

à Neuchâtel ce Mars 1780.

JE ne me trompois pas ; il m'aime ;
cela est bien sûr , il m'aime. Il ne
me l'a pas dit : mais il me l'auroit dit
mille fois que je ne le saurois pas
mieux. Cela n'a pas toujours été si
gai , mon Eugénie , que les premiers
jours. J'ai eu du chagrin , de l'em-
barras , quelque chose qui ressembloit
à de la jalousie ; j'ai du moins senti
ce que ce seroit que la jalousie . . .
Ah , Dieu ! puissai-je en être toujours
préservée ! j'aimerois encore mieux ne

plus l'aimer que d'avoir cet affreux sentiment à craindre ! Heureusement je ne l'ai pas éprouvé : car je n'ai point eu de doutes ; seulement j'aurois encore mieux aimé . . . Mais je ne veux point du tout me rappeler tout cela. Je suis heureuse à présent : je suis bien-aise même du chagrin que j'ai eu ; j'aurois payé encore plus cher le contentement que j'ai , la place que j'occupe. Car je suis à présent comme un ami , & comme le plus cher ami que l'on puisse avoir ; je suis au fait de ses affaires ; j'agis pour lui : je fais sa pensée , & nous nous entendons sans nous parler. Nous saurions bien au milieu de mille étrangers , que c'est moi qui suis quelque chose pour lui , & lui quelque chose pour moi : c'est l'un à l'autre que nous demanderions des conseils ou des secours ; donner , recevoir , seroit également agréable ; mais ce qui le feroit encore plus , ce seroit d'avoir tout en commun , peines , plaisirs , besoins , tout ! Nous étions certainement nés l'un pour

l'autre : non pas peut-être pour vivre ensemble , c'est ce que je ne puis savoir ; mais pour nous aimer. Tu trouveras peut-être cette lettre encore plus folle que celle que je n'osai t'envoyer : mais tu te tromperas. Elle n'est point folle , & je fais bien ce que je dis. Adieu , chere Eugénie , je ne te le céderois plus.

M. de la Prise.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

Henri Meyer à Mlle. de la Prise.

à Neuchâtel ce Mars 178.

MADemoiselle,

O Serai - je vous écrire ? est-ce à vous que je vais écrire ? fera-ce pour vous que j'aurai écrit ? & n'aurai-je fait qu'épancher & soulager mon

cœur ? Vous m'aimez ! n'est - il pas vrai que vous m'aimez ? si vous ne m'aimez pas , j'accuserai le ciel de cruauté & même d'injustice. Je ferois donc le jouet d'un sentiment trompeur : les rapports que je sens , la simpathie qui m'attache , qui m'a donné à vous du premier instant que je vous ai entrevue ne feroit donc pas réelle ! & cependant , je les sens ; ils m'ont ôté à moi-même pour me donner à vous pour toujours. Et vous , s'ils sont réels , vous les sentez aussi ! Peut-être votre rougeur , votre embarras au concert , quand vous vin-tes chanter près de moi , signifioit que vous les sentiez ! Il me semble que je le mérite , que vous ne devez pas être le prix d'une longue persévérance & que votre cœur devoit se donner pour prix du mien , comme le mien se donnoit.... Ah ! si vous ne m'aimez pas , ne me le dites pas ! trompez moi , je vous en conjure ! & pour vous-même ; car vous vous reprocheriez mon désespoir ! Pardon-

nez , Mlle. , ce délire. Si vous me trouvez présomptueux , votre cœur ne m'entend donc pas , il ne m'entendra jamais ! & le mien est perdu. Je ne pourrai jamais le donner à personne , & je ne demanderai celui de personne. Si jeune encore , j'aurai perdu même l'espérance du bonheur ! Encore une fois n'en prononcez pas l'arrêt ! Que vous importe que je sois trompé ? de grace ne me détrompez pas ! Je n'aurois peut-être jamais parlé , si je n'eusse dû m'éloigner de vous. Content de vous voir , ou d'espérer de vous voir ; d'imaginer chaque jour que cela étoit possible , peut-être le respect , la crainte de vous déplaire , sur-tout la crainte que votre réponse ne fit succéder le désespoir à l'incertitude , m'auroit empêché toujours , long-tems du moins , de rien demander , de rien dire. Mais je ne puis partir sans vous dire que je vous aime. Vous en douteriez peut-être ; & ne feroit-il pas possible que ce

doute vous tourmentât ? Mon ami Dorville, le plus ancien de mes amis, mon ami d'enfance & de jeunesse, est malade, & est venu à Strasbourg, il m'a demandé avec instance. On m'a écrit. L'express vient d'arriver. Je pars demain avant le jour. Pourrai-je vous envoyer cette lettre ? seroit-il possible d'avoir une réponse ? le Comte Max m'avoit promis de venir ce soir : mais il est tard. S'il pouvoit encore venir ! mais voudroit-il ? Ah ! le voici ! je l'entends : qu'il lise ces caracteres à peine lisibles ! qu'il vous les porte ! qu'il trouve le moyen de vous les faire lire ! ou bien qu'il se taise ! ce sera me refuser. Je ne tenterai aucune autre voie : je me regarderai comme un insensé, comme un téméraire. Mais qu'il s'éloigne de moi & me laisse en proie à ma tristesse !

H. Meyer.

TRENTIEME LETTRE.

Le Comte Max à Henri Meyer.

JE suis allé chez *** où je savois qu'elle étoit. On quittoit le jeu ; elle étoit encore assise. Je l'ai prié tout haut de lire la lettre d'un de mes amis. Elle a lu. Je me suis rapproché ; & elle a pris une carte , & m'a demandé un craïon : on l'a regardoit ; elle a d'abord dessiné une fleur. Ensuite elle a écrit. Lisez la carte ! mais vous l'avez déjà lue. Heureux Meyer ! que faites-vous pour nous attacher ? ou plutôt , par quel charme nous séduisez-vous ? Je vais à un souper pour lequel je me suis engagé , il y a long-tems. En sortant de table j'irai vous rejoindre , & je resterai avec vous jusqu'à ce que vous partiez : si je pouvois , je partirois avec vous : je serois bien peut être.

Réponse de Mlle. de la Prise.

SI vous vous étiez trompé, Monsieur ! je serois fort embarrassée : mais pourtant je vous détromperois.

F I N.

Nota. L'Editeur de ces *Lettres* ne fait ni si elles ont une suite, ni, au cas qu'elles en aient une, s'il pourra se la procurer.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING

CHARLES THE FIRST

BY

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

ESQ.

LONDON

Printed by

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

ESQ.

LONDON

Printed by

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

ESQ.

LONDON

Printed by

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

ESQ.

LONDON

Printed by

JOHN BURNET

OF LINCOLN'S INN

21

Charrière, Isabelle <<de>>,

Lettres neuchâtelaises Roman

Amsterdam 1784

P.o.gall. 2583 m

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10102017-7